

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Retif

Ludmila Lila

9101-19-00

***Herland* : Quelles représentations des relations entre femmes ?**

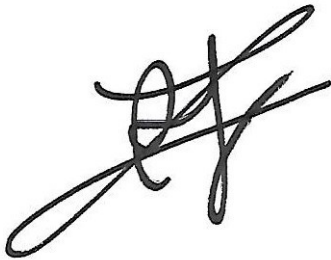
Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Retif, Ludmila Lila

Date : 01/06/2020

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'L. Retif', written in a cursive style.

Introduction

Dans l'épilogue de sa biomythographie *Zami: une nouvelle façon d'écrire mon nom*¹, publié en 1982, l'autrice et activiste féministe Audre Lorde explique enfin son titre: «Zami. Un nom carriacou pour les femmes qui travaillent ensemble, comme amies et amantes²».

Pour Lorde, Carriacou est une utopie, un lieu mythique qu'elle ne connaît que par les récits de sa mère. *Herland*, écrit en 1915 par Charlotte Perkins Gilman, décrit un pays utopique, presque comme le Carriacou fantasmé de Lorde, où des femmes vivent et travaillent ensemble en harmonie. Pourtant, on ne peut que constater le manque apparent de « Zamis » parmi les femmes du pays.

Lorde finit *Zami* par la phrase suivante : « Là-bas [à Carriacou], on dit que le désir de coucher avec d'autres femmes est une pulsion qui découle du sang de la mère³. » La *Herland* est une terre où toutes les femmes sont mères. Ce lien légendaire qu'établit Lorde entre la maternité et le désir lesbien guidera le présent travail. Celui-ci cherche à comprendre et analyser la représentation des relations entre femmes et la nature de celles-ci en *Herland*.

Pour permettre une meilleure compréhension de notre objet d'étude, *Herland*, un roman paru aux États-Unis il y a plus de cent ans, nous ferons ici une brève présentation biographique de son autrice et un résumé des éléments narratifs du récit.

L'autrice de *Herland*, Charlotte Perkins naît en 1860 dans le Connecticut, son père abandonne sa famille et elle grandit aux côtés des tantes de son père, Isabella Beecher Hooker, une suffragiste et Harriet Beecher Stowe, l'autrice de *La case de l'oncle Tom*⁴. Après des études d'art à Rhodes Island, elle se marie une première fois en 1884 avec Charles Walter Steston, un artiste dont elle aura une fille, Katharine. Après sa naissance, Charlotte Perkins Steston souffre d'une sévère dépression post-partum, qui inspirera sa nouvelle la plus connue : « The Yellow Wallpaper »⁵, parue en 1892. En 1888 elle se sépare de son mari et part avec sa fille pour la Californie, où elle se rapproche d'organisations féministes et réformistes. Elle a là-bas une aventure avec la journaliste Adeline Knapp. Plus tard, elle renvoie sa fille vivre sur la côte Est avec son père

1 Audre Lorde, *Zami : a New Spelling of My Name A Biomythography*, Penguin Random House UK, (coll.) modern classics, 2018 (1982).

2 *Ibid.* p.303, ma traduction.

3 *Ibid.* p.304, ma traduction.

4 Harriet Beecher Stowe *Uncle's Tom Cabin*, A Library of America Paperback Classic, 2010 (1852). *La case de l'oncle Tom* est un roman anti-esclavagiste qui connu un grand succès dans le Nord des États-Unis et sera déterminant dans l'abolition de l'esclavage. En dépit de cela, il a largement contribué à véhiculer des stéréotypes racistes sur les Africain.e.s-Américain.e.s, des stéréotypes qui marqueront durablement la culture états-unienne.

5 Charlotte Perkins, « The Yellow Wallpaper, », *The New England Magazine*, p.647-56, Small, Magnard & Co. Boston, 1892.

et sa nouvelle épouse, une amie de Gilman. Elle publie *Women and Economics*⁶ en 1898, un essai qui analyse le rôle de la femme au foyer et promeut la professionnalisation des tâches domestiques, ce qui lui vaudra une attention internationale. Elle revient sur la côte Est et se marie avec son cousin, Houghton Gilman en 1900. En 1908 elle publie « A suggestion on the negro problem »⁷, dans *The American journal of sociology*, un article raciste où elle plaide pour l'enrôlement des Africain.e.s-Américain.e.s dans une organisation qui veillerait, en leur pourvoyant éducation et travail, à leur « progrès racial », progrès sans lequel il.elle.s ne pourraient accéder à la pleine citoyenneté états-unienne. De 1909 à 1916, elle publie le magazine mensuel *The forerunner*, dont elle rédige la totalité du contenu, et qui sera un support pour publier nombre de ses écrits, dont *A Man-made world*⁸ en 1911 et *Herland* en 1915. En 1935, après avoir rédigé son autobiographie *The Living of Charlotte Perkins Gilman*⁹, elle se suicide par overdose de chloroforme pour échapper aux souffrances d'un cancer du sein incurable.

Herland est le deuxième et le plus connu des trois romans utopiques écrits par Gilman, les deux autres étant *Moving the Mountain*¹⁰ (1911) et la suite directe d'*Herland*, *With Her in Ourland*¹¹ (1916). Tous trois sont publiés sous forme de feuilletons dans *The Forerunner*. Calqué sur la structure des récits d'explorations du XIX^e siècle, *Herland* raconte l'histoire de trois jeunes hommes : Terry O. Nicholson, Jeff Margrave et le narrateur Vandyck Jenning. Dans leurs péripéties, ces derniers découvrent un pays isolé et peuplé uniquement de femmes, qui se reproduisent par parthénogenèse. Ils arrivent par avion dans ce pays qu'ils nomment alors Herland. Ils rencontrent brièvement trois jeunes femmes Alima, Celis et Ellador et pénètrent ensuite dans une belle ville propre où ils sont encerclés par un groupe de femmes. Quand ils tentent de s'enfuir, elles les font prisonniers. Leur prison est cependant assez confortable, et ils se voient attribuer chacun une préceptrice : Moadine, Zava et Somel. Elles leur apprennent leur langue et leurs coutumes, toutes centrées autour d'une Maternité Sacrée. Terry, qui ne supporte pas d'être enfermé, convainc les autres de s'échapper. Ils sont vite rattrapés et de nouveau faits prisonniers. Après avoir appris la genèse et la langue de ce pays féminin, les trois hommes sont autorisés à déambuler librement dans le pays. Cet apprentissage permet une comparaison entre les mœurs de Herland et celles de la société américaine de l'époque victorienne. Une fois libérés, ils retrouvent Alima, Celis et Ellador. Les herlandaises ne partageant pas les

6 Charlotte Perkins, *Women and Economics*, Small, Magnard & Co., Boston, 1898.

7 Charlotte Perkins Gilman, "A Suggestion on the Negro Problem." *American Journal of Sociology*, vol. 14, no. 1, 1908, pp. 78–85.

8 Charlotte Perkins Gilman, *The Man-Made World; or, Our Androcentric Culture*. Charton Co, New York, 1911.

9 Charlotte Perkins Gilman, *The Living of Charlotte Perkins Gilman, an autobiography*, D. Appleton Century Co., New-York, 1935.

10 Charlotte Perkins Gilman, *Moving the Mountain*, Charlton Co., New York, 1911.

11 Charlotte Perkins Gilman, *With Her in Ourland: Sequel to Herland*, Mary Jo Deegan, Michael R. Hill (eds.), Praeger/Greenwood Press, Westport, CT, 1997, (1916).

codes de séduction des hommes, ils parviennent à les épouser après leur avoir fait la cour maladroitement. Pour les femmes de Herland cela signifie renouer avec une « race bisexuée » et avec la paternité. Néanmoins, les rapports entre les époux diffèrent du rapport de subordination qui est la norme dans le couple américain classique. Terry ne supporte pas cette différence, son épouse Alima refusant de se soumettre à lui, il tente de la violer. Il échoue et est condamné à l'exil. Van et Ellador, pour leur part, décident de l'accompagner au dehors pour que cette dernière, en émissaire de la Herland, découvre le pays de son époux. Le roman se termine sur leur départ.

L'œuvre de Gilman est redécouverte trente ans après sa mort et republiée par des presses féministes. Si *Women and Economics* (1898), un essai qui vaut sa célébrité à Gilman de son vivant, est republié dès 1968, c'est seulement en 1979 que *Herland* est publié pour la première fois en dehors de *The Forerunner*. Depuis lors, il a été réédité de nombreuses fois et a été largement analysé et discuté outre-Atlantique, à la fois dans des cercles académiques littéraires et dans des cercles militants féministes. En revanche, il faut attendre 2016, soit exactement cent un ans après sa première publication, pour que le roman soit traduit pour la première fois en français par Bernard Hoepffner et publié dans l'anthologie éditée par Alberto Manguel, *Voyages Imaginaires*. C'est cette édition qui servira pour cette étude. Depuis, il a été publié par quatre maisons d'éditions différentes : BOOKS Edition, et Les petites manies en 2018, Point en 2019, tous les trois avec une traduction de Yolaine Destremau. Robert Laffont, la maison d'édition de l'anthologie *Voyages Imaginaires*, a également publié *Herland* en livre de poche en 2019, en conservant la traduction de Bernard Hoepffner. Cette traduction tardive entraîne un nombre restreint de publications universitaires francophones à son sujet. De sorte que mon état de l'art puise principalement dans la littérature anglophone, mais ne constitue pas une révision exhaustive de toute la littérature autour d'*Herland*. Il est plutôt une sélection de publications ayant guidées ma recherche.

Kathleen M. Lant publie en 1990, dans le magazine *Tulsa Studies in Women's Literature*, « The Rape of the Text: Charlotte Gilman's Violation of Herland¹² ». Dans cet article, elle revient sur la forme narrative de Herland. Elle prend appui sur un essai de Gilman *The Man-Made World* (1911), qui tout en affirmant le pouvoir de l'imaginaire et de la littérature, revient sur la construction andro-centrée de la plupart des récits contemporains à Gilman. Ceux-ci refléteraient les intérêts masculins principaux, réduisant la littérature à seulement deux thèmes archétypaux « l'amour et la guerre ».

L'épisode de la tentative de viol de Terry sur Alima cristallise selon K.M. Lant l'échec de Gilman à écrire une fiction qui ne serait pas une énième réitération des récits archétypaux qu'elle-même dénonce. La structure narrative de Herland, définie par son narrateur Van, est également questionnée dans la présente recherche.

12 Kathleen Margaret Lant, « The Rape of the Text: Charlotte Gilman's Violation of Herland. » *Tulsa Studies in Women's Literature*, vol. 9, no . 2, 1990, pp. 291–308.

Val Gough écrit « Lesbians and Virgins : The New Motherhood in Herland¹³ » un essai qui paraît dans l'anthologie *Anticipation, essays on early science fiction and its precursors* éditée par David Seed en 1995. Elle trace un parallèle entre la vie personnelle de Charlotte Perkins Gilman et l'organisation de la société des herlandaises. Selon elle, c'est sa double mauvaise expérience de la maternité, autant comme fille que comme mère, qui entraîne Gilman à repenser l'organisation sociale en place, en particulier en ce qui concerne la maternité et l'éducation des enfants. Les capacités d'attentions et de soins aux enfants sont collectivisées et partagées selon les compétences respectives des individus. Val Gough rapproche cette organisation spécifique des utopies communautaires mises en place par des lesbiennes séparatistes à la fin des années 1970. Ce parallèle est l'un des éléments qui a motivé cette recherche. Cependant Val Gough remarque que, suivant le re-mariage hétérosexuel et heureux de Gilman, les herlandaises aspirent à une autre utopie, une utopie mixte et libérée des carcans du mariage patriarcal.

Katherine Fusco écrit l'article « Systems not men : producing people in Charlotte Perkins Gilman's Herland¹⁴ », publié dans la revue *Study in the novel* en 2009.

Elle y montre les similitudes entre la pensée de Frederick Winslow Taylor et la conception systématisée et standardisée de la maternité développée par Gilman dans *Herland*.

En promouvant le travail domestique comme de la production réelle, de la production d'humain.e.s, Gilman fait de celle-ci un véritable acte économique, et donc public. Fusco montre également les ressemblances entre le système proposé par Gilman dans son essai « A suggestion on the Negro Problem » et le modèle tayloriste et eugéniste qu'elle élaborera pour les femmes blanches de Herland. Gilman est très critique de l'hyper féminisation/sexualisation des femmes de classe supérieure de la société américaine contemporaine et c'est d'après elle, leur emprisonnement dans le règne domestique qui crée cette hyper féminisation/sexualisation. Selon Katherine Fusco, cette hyper féminisation/sexualisation est vue par Gilman comme une expression anormale de l'individualité, un retrait par rapport au système de l'humanité, une perte d'énergie, un geste inutile, pour continuer le parallèle tayloriste. Cette analyse, qui laisse entendre que l'individualité est diminuée par le système eugéniste herlandais, sera utile pour comprendre les relations qu'entretiennent les herlandaises entre elles.

Alys Eve Weinbaum écrit « Writing Feminist Genealogy: Charlotte Perkins Gilman, Racial Nationalism, and the Reproduction of Maternalist Feminism¹⁵ » en 2001, un article publié dans la revue *Feminist studies*.

13 Val Gough, « Lesbians and Virgins : The New Motherhood in Herland », *Anticipations, Essays on Early Science Fiction and its Precursors*, David Seed (ed.), Liverpool University Press, Liverpool, 1995, pp. 195-215.

14 Katherine Fusco, « Systems, not men: producing people in Charlotte Perkins Gilman's 'Herland.' », *Studies in the Novel*, vol. 41, no. 4, 2009, pp. 418-434.

15 Alys Eve Weinbaum, « Writing Feminist Genealogy: Charlotte Perkins Gilman, Racial Nationalism, and the Reproduction of Maternalist Feminism. », *Feminist Studies*, vol. 27, no. 2, 2001, pp. 271-302.

Elle revient sur le traitement universitaire littéraire de l'œuvre de Gilman et remarque que si ses essais ont largement été critiqués pour leurs caractères racistes, nationalistes et antisémites, les œuvres de fictions de Gilman – spécifiquement *Herland* – ont plus largement été analysées à travers le prisme féministe, en omettant souvent leurs éléments eugénistes et racistes. Weinbaum dénonce la tendance des universitaires féministes à comprendre les termes impérialisme et colonialisme comme des synonymes de patriarcat, effaçant leurs implications spécifiques. La question qui traverse tout l'article de Weinbaum est celui de l'héritage féministe critique. Elle ne plaide pas pour une épuration de celui-ci, qui passerait par une censure des œuvres de Gilman, et qui imiterait alors le système de filiation parthénogénétique et eugéniste présent dans *Herland*. Au contraire, elle encourage une lecture contextualisée et critique des œuvres historiques liées au féminisme, dont celle de Gilman. Pour elle, l'omission de certains aspects de son œuvre est plus dommageable aux études féministes que le caractère problématique desdits aspects. Choisir de travailler sur une œuvre déjà si commentée nécessite de prendre en compte l'héritage de celles et ceux qui ont réfléchi avec et autour de ce roman. Dans la recherche menée ici, les différentes pensées féministe et surtout avec elles, les différentes manières de se rassembler entre femmes qu'ont les féministes, servent de comparaisons et de références pour comprendre l'organisation de la société herlandaise.

Herland est, à plusieurs reprises, cité comme ayant inspiré des utopies de la seconde vague féministe, telle que *Les Guérillères*¹⁶(1969) de Monique Wittig ou encore *The Female Man*¹⁷(1976) de Joanna Russ. En proposant une société non-mixte libérée de toute institution patriarcale, le roman invite à repenser la nature des relations humaines souvent genrées. La présente recherche analyse les représentations des liens entre les protagonistes du récit, et spécifiquement les herlandaises entre-elles. Comment le texte de Charlotte Perkins Gilman, décrivant une culture de femmes racontée par des hommes, appréhende-t-il les rapports entre femmes dans *Herland* ? Dans un premier temps nous analyserons comment le genre du narrateur biaise notre perception des rapports entre les personnages ; ensuite nous nous pencherons sur l'identité de genre des herlandaises et comment cette identité peut être un indicateur des rapports qu'elles entretiennent entre elles. Puis nous explorerons l'articulation des liens d'amitié inter-individuelle et de sororité au sein de la société de Herland. Pour finir, nous examinerons comment les liens filiaux et la maternité construisent à Herland une communauté eugéniste. En conclusion, nous proposerons une interprétation ironique queer et trans-féministe du roman.

16 Monique Wittig, *Les Guérillères*, Les Editions de minuit, Paris, 1969. Bien que j'aie retrouvé cette information dans plusieurs articles, *Les Guérillères* est publié en 1969 alors que la re-publication d'*Herland* n'a lieu qu'en 1979. Cette incohérence temporelle rend l'influence d'*Herland* sur Wittig plutôt improbable. Néanmoins j'ai un attachement particulier pour *Les Guérillères* et il me sera utile dans mon analyse, j'ai donc choisi de conserver cette filiation potentielle ici.

17 Joanna Russ, *The female Man*, The women's Press, London, 1976

Chapitre I – Van, Jeff, Terry et Margaret : pourquoi les explorateurs ne sont-ils pas des exploratrices ?

Herland est un pays entièrement peuplé de femmes. Pourtant c'est à travers les yeux et les mots de trois hommes, Van le narrateur et de ses deux compagnons d'aventures, Jeff et Terry, que nous découvrons le Pays des Femmes. Van, Jeff et Terry ne sont pas arrivés par hasard ou par accident à Herland : ils sont des scientifiques et des explorateurs.

1- Les scientifiques sont des hommes

Les talents respectifs des trois personnages principaux sont reliés à l'identité masculine qu'ils incarnent respectivement. Terry dont « l'objectif était l'exploration », « s'en sortait très bien avec les faits¹⁸ » il est l'aviateur et le géographe de l'expédition. Il est celui dont la masculinité est la plus liée à une dynamique de domination et qui s'adapte le moins à Herland. Ses talents scientifiques vont dans ce sens : il est cartographe. Anne McClintock dans son livre *Imperial Leather* décrit la cartographie comme un outil au service de la conquête et de la domination coloniale :

La carte est une technologie de la connaissance qui prétend capturer la vérité d'un lieu sous une forme scientifique pure, opérant sous le couvert de l'exactitude scientifique et promettant de récupérer et de reproduire la nature telle qu'elle est. En tant que tel, c'est également une technologie de possession, promettant que ceux qui ont la capacité de faire de telles représentations parfaites doivent également avoir le droit de contrôle territorial¹⁹.

Terry utilise pleinement ses capacités de cartographe pour maîtriser et dominer son environnement. L'une des premières choses qu'on apprend sur lui est qu'il « faisait toute une histoire parce qu'il n'y avait plus rien à explorer à présent, seulement [...] quelques blancs à remplir. [...] Il était très doué pour remplir²⁰ » (1116). Cette dernière remarque donne une dimension phallique, voire phallogocentrique à sa démarche d'exploration, de maîtrise de l'espace.

En revanche Jeff incarne une masculinité plus douce : si « il était née pour être poète ou botaniste [...] ses parents l'avaient persuadé de devenir médecin » (1116). Dès le début du roman, Jeff est présenté comme

18 Charlotte Perkins Gilman, Bernard Hoepffner (trad.), *Herland*, Alberto Manguel (ed.) *Voyages Imaginaires*, Robert Laffont, 2016, p.1116. Les prochaines références à ce texte se réfèrent à la même édition. Les numéros de page sont inclus entre parenthèse.

19 Anne McClintock, *Imperial leather : Race, Gender, and Sexuality in the Colonial Contest*, Routledge, p.26-27.

20 Anne McClintock remarque que sur les cartes des colons, les vides cartographiques ne sont pas vraiment vides ; au contraire ils sont peuplés par des cannibales, par des sirènes ou d'autres sortes de figures fantasmagoriques féminines. La fusion des deux figures cités renvoie à une perception de la sexualité féminine comme cannibalesque. Anne McClintock, *Op.Cit.*, p.26.

sensible à ce et ceux qui l'entourent. La science qui lui est attribuée, la médecine, le place au service des autres : il est un *care-giver*²¹.

Enfin le narrateur, Van, se définit lui-même comme un sociologue, il se charge d'écrire a posteriori l'histoire de leur exploration. Il se dit intéressé par tout ce que ses amis peuvent lui raconter, « aussi longtemps que cela touchait à la vie humaine » (1116). On comprend par cette description sa légitimité à raconter cette histoire, autant que l'intérêt à la fois scientifique et personnel qu'il montre à l'égard de la civilisation d'Herland.

Cette double identité de scientifiques et d'hommes, justifie doublement leur enthousiasme à l'idée de découvrir une terre nouvelle peuplée uniquement de femmes. Mais parce qu'ils sont des hommes et des scientifiques issus d'une « grande civilisation », les États-Unis, ils présupposent pouvoir facilement dominer les Herlandaises. Terry s'imagine par exemple pouvoir « être élu roi en un rien de temps » (1124). On pourrait voir cette remarque comme un trait d'humour de la part de Gilman, une critique de la présupposition de supériorité des explorateurs sur ce qu'ils explorent.

2- La cartographie : un moyen de domination, une preuve de civilisation

La Herland est un pays très isolé géographiquement. Elle²² se trouve sur un haut plateau entouré de chaînes de montagnes et d'éperons rocheux, l'isolant des forêts en contrebas.

La manière dont les explorateurs entrent à Herland implique déjà une domination supposée : ils sont en avion, un objet hautement technologique qui leur permet littéralement d'être au-dessus des Herlandaises. Le territoire est vu comme un ensemble de ressources à exploiter, et non comme une terre habitée par des êtres pensants. Ainsi, au lieu d'aller se présenter aux habitantes, le premier geste des explorateurs est de cartographier le pays : « Notre première exploration doit être géographique [suggère Van]. Nous pourrions laisser une sorte de carte à bord – pour l'expédition de secours. » (1126).

Une fois leur avion posé, la première interaction qu'ils ont avec des habitantes de Herland est fortement empreinte d'objectivation et d'exotisation : elles sont des oiseaux, des pêches, des nectarines-abricots, des perroquets ou des antilopes sauvages (1131,1133).

21 Le terme *care-giver* est un emprunt aux théories du *care*, développées d'abord par Joan Tronto et Carol Gilligan. L'éthique du *care* est une éthique située, fondée sur une attention aux relations avec autrui et sur le soin et la préservation de ces relations. Ici j'utilise le terme *care* pour faire remarquer l'attention que Jeff porte aux autres. Néanmoins le rôle de médecin peut être ambivalent : son institutionnalisation par la science positiviste peut entraîner un rapport d'objectivation du patient, comme le montrent Barbara Ehrenreich et Dreidre English dans *Sorcières, sages femmes et infirmières*, Editions Cambourakis, Paris, 2015.

22 Le nom du pays Herland n'est pas genré en anglais. Ici, compte tenu du genre sa population j'ai choisi d'aller à l'encontre des règles francophones relatives aux genres des pays et de genrer Herland au féminin. De même il n'existe pas de gentilé pour parler des habitantes de la Herland. Pour les besoins de ce mémoire j'en ai créé un : elle sont les herlandaises.

Pourtant la position de Celis, Alima et Ellador lors de leur première rencontre inverse le rapport de domination initié par les hommes lorsqu'ils regardaient Herland du haut de leur avion. Lors de ce premier contact, elles sont en haut d'un arbre, maîtrisant leur environnement, au-dessus des hommes. Dans cette scène, la présupposée supériorité des hommes sur les femmes est déjà implicitement remise en cause. Après cette interaction initiale, Van déclara : « Il ne fait aucun doute que les habitants sont arboricoles [...] *Civilisés* et pourtant arboricoles, des gens étranges. » (1133). Cette réflexion montre que deux façons d'habiter le monde s'opposent au début du récit : celle de Van et des hommes, un rapport technologique et dominateur à leur environnement, et celle des herlandaises, plus proche, plus en phase avec celui-ci.

La civilisation herlandaise met à mal la norme de supériorité de la société occidentale. L'un des multiples exemples de l'avancement de celle-ci est le fait que les Herlandaises possèdent elles aussi des cartes « magnifiquement construites » (1152) de leur territoire et des livres et des archives sur leur histoire. Elles sont capables de théorisation, de symbolisation et d'inventer un système complexe pour transmettre leur savoir. Elles ont non seulement une compréhension pratique de leur territoire, entièrement cultivé, mais aussi une compréhension abstraite de celui-ci comme le montre leur cartographie. Les femmes de la Herland ne sont pas les explorées typiques, et dès que les explorateurs racontent leur monde, elles, à leur tour, produisent des cartes et des livres en fonction des connaissances rapportées (1186). Elles sont, elles aussi, capables de s'approprier un savoir étranger, mais à la différence des explorateurs, elles n'utilisent pas ce savoir à des fins impérialistes et colonisatrices²³.

3- La dichotomie sauvages/civilisés : le point de vue des explorateurs

Si les Herlandaises sont des Autres, à la fois parce qu'elles sont des femmes, et parce qu'elles appartiennent à une civilisation totalement différente de la société américaine, elles sont des Autres civilisées. La première évocation du Pays des Femmes, lors de conversations avec des « sauvages » est d'ailleurs risible pour Van et les autres : « Je racontais ces histoires aux garçons, et ils en rirent. Naturellement, j'en riais moi aussi. Je savais de quoi étaient faits les rêves des sauvages. » (1117). Van pense d'abord qu'un pays exclusivement féminin ne peut être qu'un fantasme libidineux des hommes qu'il rencontre. C'est la « civilisation » potentielle de la Herland qui pousse les explorateurs à la chercher si activement. À la suite de la découverte d'un tissu nécessitant une technique avancée, ils décident de mener leur expédition : « Aucune des tribus sauvages dont nous avons entendu parler n'était capable de produire

23 On peut cependant arguer, comme Bridgitte Arnold dans son article « "It Began This Way": The Synonymy of Cartography and Writing as Utopian Cognitive Mapping in Herland », que leurs capacités à acquérir de la connaissance permet aux herlandaises de « coloniser » les esprits de Jeff et Van, qui à la fin du livre, sont « conquis » par le mode de vie herlandien. Bridgitte. Arnold "It Began This Way": The Synonymy of Cartography and Writing as Utopian Cognitive Mapping in Herland." *Utopian Studies*, vol. 17, no. 2, 2006, pp. 299–316.

un tissu pareil. » (1119). Gilman choisit la filature, et les techniques de tissages, connotées fémininement²⁴, pour introduire l'idée de civilisation, une civilisation à la fois technologique et féminine, deux qualificatifs incompatibles pour Van et les deux autres explorateurs.

Il existe donc dans le roman une différence nette entre les civilisés et les sauvages, sans que celle-ci ne soit vraiment expliquée ou définie. Ce dualisme est un préétabli du roman. D'ailleurs, les peuples qui entourent le pays d'Herland sont sans exception nommés « sauvages » (1117). Le guide qui mènera Van et les autres au plus près d'Herland n'est pas nommé autrement.

Bien sûr, le roman a été écrit en 1915, et l'ethnologie de l'époque ne suit pas encore le principe de relativisme culturel, développé dans les années 1930 par l'ethnologue Franz Boas et nommé ainsi par ses successeurs. Le relativisme culturel préconise d'évaluer une culture en fonction de ses propres valeurs et non de la comparer à d'autres cultures²⁵. Dans le cas d'Herland, c'est précisément l'inverse qui advient ; bien que par la suite les comparaisons sont qualifiées d'odieuses par le narrateur (1183), elles sont constantes entre les États-Unis et la Herland.

Cette hiérarchie entre les peuples, déjà problématique, n'est pas seulement une hiérarchie entre peuple civilisé et peuple sauvage. C'est une hiérarchie basée sur la race. C'est ce terme : « nouvelle race » qui est utilisé à quatre reprises quand il est question du début de l'histoire des Herlandaises. Leur maternité pathogénique ne crée pas un nouveau peuple, elle crée une nouvelle *race*²⁶(1177). Cette « nouvelle race », supérieure et civilisée est bien sûr une race blanche. Gilman, à travers Van, prend soin de préciser au moment de parler des origines de Herland : « [J]e ne doute absolument pas que ces gens sont d'origine aryenne et qu'ils avaient été autrefois en contact avec les meilleures civilisations de l'Ancien Monde. Ils étaient 'blancs', mais un peu plus sombres que nos races du Nord du fait de leur exposition constante au soleil et à l'air. » (1175). On peut supposer, comme Gilman fait de son narrateur un homme plein d'idées préconçues par rapport au genre, que le racisme de Van est un autre des « préjugés » qu'il va devoir remettre en question. Sa justification de leur peaux foncées ressemble beaucoup à du déni. Un déni dans lequel s'exprimerait l'ironie de Gilman. Pourtant au regard de son article « A suggestion on the negro problem »²⁷, paru en 1909 dans *The American Journal of Sociology*, le racisme de Gilman n'est pas ironique. Dans cet article elle affirme la supériorité de la race blanche sur toutes les autres races, et suggère la mise en place de

24 La connotation féminine du tissage est explicitée avec cette phrase, cette remarque de Terry : « Les femmes ont toujours filé – entre elles. Mais elles changeront – vous verrez qu'elles fileront doux. » (1124).

25 Bogdan, Robert. « 4. La mise en spectacle de l'exotique », Nicolas Bancel éd., *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*. La Découverte, 2004, pp. 49-54.

26 On remarque que dans la traduction française ce terme de “race” a été supprimé p.1201.

27 Charlotte Perkins Gilman, “A Suggestion on the Negro Problem.” *American Journal of Sociology*, vol. 14, no. 1, 1908, pp. 78–85.

camps de travail pour les Africains-Américains dans lesquels ceux-ci devraient prouver leur aptitude à la pleine citoyenneté américaine. Le fait que Gilman parle d'une blancheur, d'un caractère « intérieur » sous-entend que pour elle la « race » comprend surtout des caractéristiques intellectuelles ; d'ailleurs le caractère aryen des herlandaises est directement lié à l'idée de civilisation. Si *Herland* est emprunt d'ironie, et si Gilman fait volontairement tenir des propos sexistes à ses personnages masculins pour les tourner en dérision, la même chose ne peut pas être dite de leurs propos racistes.

4 - La dichotomie sauvages/civilisées : le point de vue des herlandaises

Par ailleurs, il est terrifiant de constater que si les herlandaises *laissent* Terry, Van, et Jeff pénétrer leur pays, c'est parce que leur arrivée en biplan *prouve* un certain avancement technologique ou civilisationnel. Les herlandaises partagent avec les états-uniens une vision dualiste de l'humanité. Il y a d'un côté des peuples civilisés -elles- et de l'autre, des peuples sauvages. Quand Van fait état de l'avancement de leur différentes sciences et savoirs, il dit de l'étude des peuples :

Quant à l'anthropologie, elles possédaient ces mêmes bribes d'informations au sujet d'autres peuples, et elles connaissaient la sauvagerie des occupants des profondes forêts en contrebas. Toutefois elles avaient déduit [...] l'existence et le développement de civilisations dans d'autres lieux, un peu comme nous le déduisons pour d'autres planètes. Lorsque notre biplan était venu bourdonner au-dessus de leurs têtes à l'occasion de notre premier vol de reconnaissance, elles l'avaient immédiatement accepté comme la preuve du développement important de Quelque Part d'Autre, et s'étaient préparées à nous recevoir aussi prudemment et impatientement que nous aurions pu nous préparer à accueillir des visiteurs venus de Mars 'en météore' . (1185)

L'avis des herlandaises sur les communautés qui les entourent est toujours rapporté à travers la médiation biaisée de Van. Cependant il semble que les herlandaises, dont toute la société est tournée vers le progrès de leur peuple, qu'elles nomment « race », connaissent et ont décidé de ne pas rentrer en contact avec les communautés qui vivent, à cause de la topographie de leur territoire, littéralement en-dessous d'elles. Comme ces peuples n'ont pas les ressources nécessaires pour monter les rejoindre, ils sont des « sauvages ». L'arrivée des états-uniens à Herland et les possibilités qu'elle entraîne sont reformulées plus loin dans le récit :

Elles se trouvaient là, isolées, satisfaites, quand le bourdonnement retentissant de notre biplan avait déchiré l'air au dessus d'elles [...] Voici la résolution qu'elles prirent immédiatement : D'un autre pays. Sans doute des hommes. *Évidemment très civilisés*. Possédants probablement beaucoup de connaissance utiles. Pourraient être très dangereux. Les attraper si possible ; les apprivoiser et les instruire si besoin est. Ceci pourrait être l'occasion de rétablir un état bisexué pour notre peuple. (1213)

Encore une fois il s'agit là d'une interprétation faite par Van de ce que les herlandaises ont ressenti. Pourtant si on accepte que leur isolation vis-à-vis des communautés alentours est liée à l'incapacité de celles-ci de prouver leur « évolution » technologique et leur civilisation, l'interprétation de Van est cohérente. Le biplan de Terry est alors vu comme une preuve évidente de civilisation : ils sont capables d'être au-dessus d'elles. Dès lors une union est envisagée, car rétablir un état bisexué du peuple est vu comme une amélioration, un progrès, comme le montre l'« attente respectueuse évidente » (1248) pour la paternité dont font preuve les herlandaises lors du mariage de trois d'entre-elles avec les explorateurs.

Les Herlandaises se définissent à plusieurs reprises comme un demi-peuple parce qu'elles ne sont que des femmes, supposant humblement que les peuples bisexués sont des peuples « complets » et donc nécessairement plus avancés (1224). Pourtant il semble qu'elles n'aient pas cherché à rencontrer « les sauvages » du contrebas, eux aussi bisexués.

Les habitantes de la Herland sont décrites comme un peuple hautement civilisé, ayant réussi sans aide ni interaction avec l'extérieur, à créer une société paisible et durable. La grande particularité de leur peuple est qu'il est composé uniquement de femmes. Si elles considèrent les peuples bisexués qui les entourent comme inférieurs, pourquoi pensent-elles que rétablir un rapport bisexué soit un progrès ? Et quand un biplan survole leur terre isolée, pourquoi contiendrait-il *sans doute des hommes* ? Ici une ambiguïté demeure, soit c'est Van qui projette sur les herlandaises ses préjugés racistes et patriarcaux, soit c'est Gilman qui est elle aussi biaisée et incapable d'envisager réellement une société de femmes complètement indépendantes et indifférentes au monde masculin.

5- L'anthropologue est une femme

Vingt ans après la parution de *Herland*, Margaret Mead, une anthropologue américaine, élève de Franz Boas, publie *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*²⁸. Elle passe plus d'un an sur le terrain, à étudier les peuples de Nouvelle Guinée : Arapesh, Mundugumor et Chambuli. De cette étude comparative, elle tire des conclusions qui auront un fort impact sur le féminisme et seront précurseuses des études de genre. Elle écrit dans la conclusion de son étude :

Si certaines attitudes, que nous considérons comme traditionnellement associées au tempérament féminin -telles que la passivité, la sensibilité, l'amour des enfants- peuvent si aisément être typiques des hommes d'une tribu, et dans une autre, au contraire, être rejetées par la majorité des hommes comme des femmes, nous n'avons plus aucune raison de croire qu'elles soient irrévocablement déterminées par le sexe de l'individu.[...] Il nous est maintenant permis d'affirmer que les traits de caractère que nous qualifions de masculins ou de féminins sont pour un grand nombre d'entre eux, sinon en totalité,

28 Ici, j'utilise la traduction française : Margaret Mead, Georges Chevassus (trad.), *Moeurs et sexualité en Océanie*, PLON, 1963.

déterminés par le sexe d'une façon aussi superficielle que le sont les vêtements, les manières, ou la coiffure qu'une époque assigne à l'un ou l'autre sexe²⁹.

Ce passage pourrait faire écho à la déduction de Van quant à la « non féminité » des femmes de Herland :

Ces femmes, dont la distinction essentielle de maternité était la note dominante de toute leur culture, manquaient de façon saisissante de ce que l'on appelle 'féminité'. Ce qui me conduisit sans tarder à la conviction que ces 'charmes féminins' que nous aimons tant ne sont pas du tout féminins, mais un simple reflet de la masculinité – développés pour nous plaire parce qu'il fallait qu'elles nous plaisent, et en aucun cas essentiels à l'accomplissement véritable de leur grand processus. (1180)

Ces deux extraits font état de l'acquisition de rôles genrés et mettent en lumière le caractère non-essentiel de ces-dits rôles. Margaret Mead comprend le potentiel émancipateur de cette affirmation pour les jeunes femmes des États-unis, leur rôle est socialement construit. Ces rôles peuvent alors être remis en question. Pourtant, Mead perçoit les différences de rôles répartis sur la base du sexe comme une forme de complexité sociale. Pour elle, « sacrifier la différenciation des sexes risque d'entraîner un appauvrissement de la civilisation³⁰ ». On peut tracer un parallèle entre cet hypothétique appauvrissement dû à l'indifférenciation des sexes, et l'enrichissement souhaité des Herlandaises, dans leur retour à un peuple bisexué, donc différencié sexuellement.

Margaret Mead, anthropologue, vingt ans après la parution de *Herland*, tire des conclusions similaires à celles de Van, l'explorateur fictif héros du roman. La fiction permet entre autres de se projeter, de surmonter des obstacles insurmontables dans la vie réelle. Charlotte Perkins Gilman aurait pu choisir un personnage d'exploratrice. Dans l'histoire, le genre des explorateurs semblent déterminant car ils comparent en permanence ce qui est « féminin » et ce qui est « masculin ». C'est parce qu'ils sont des hommes hétérosexuels que Jeff, Terry et Van veulent découvrir le pays des femmes. Dans les premières pages, le fantasme sexuel du harem attendant d'être découvert est clairement énoncé (1122). On peut pourtant, inspiré.e.s par les travaux de Margaret Mead, penser qu'une femme aurait été tout autant intéressée par ce pays. Premièrement, ce fantasme sexuel pourrait être conjugué au féminin. Deuxièmement, une exploratrice venant d'une société bisexuée et patriarcale, s'intéresserait sûrement à la découverte d'une condition féminine libérée du joug du patriarcat. Dans *Herland*, Gilman raconte l'histoire de trois hommes privilégiés qui découvrent, loin de chez eux, à quel point les femmes de leur société sont exploitées et dominées. Leurs privilèges les aveuglent : *Herland* est l'histoire de trois hommes qui découvrent le patriarcat.

29 Margaret Mead, *Op.Cit.*, p.312.

30 *Ibid.*, p.344.

6- *Herland* : un objet littéraire en dehors des normes de narration patriarcale ?

C'est l'opposition, le choc des cultures « masculine » et « féminine » qui fait avancer le roman. Le récit est toujours dans une logique dualiste de genre. Pourtant Gilman, à l'intérieur même de son roman, pense ce que signifie une littérature qui ne se construit pas sur ce dualisme :

Terry éclata un jour alors que nous étions dans notre chambre : 'Une littérature plutôt mauvaise. Naturellement, on ne peut s'attendre à débiter avec des contes pour enfants, mais j'aimerais maintenant quelque chose de plus intéressant' ; -On ne peut s'attendre à des romances grisantes et à des aventures violentes sans hommes, tu ne crois pas. Lui demandais-je. (1164)

Cette littérature, qui semble plate à Terry parce qu'elle est paisible, est un reflet de la vie à Herland. Van insiste sur cette absence d'aventure : « Il ne sert à rien que j'essaie d'entremêler des aventures à ce récit. Si les lecteurs ne sont pas intéressés par ces femmes étonnantes et leur histoire, ils ne trouveront ici aucun intérêt [...] Il n'y avait pas d'aventures parce qu'il n'y avait rien contre quoi se battre. » (1169).

En 1989, Ursula K. Le Guin, célèbre autrice de science-fiction qui, à de nombreuses reprises, décrit des personnages féminins d'exploratrices et d'anthropologues, écrit un essai intitulé *La théorie de la fiction-panier*.³¹ Dans cet essai elle oppose deux types d'histoires : une première histoire pleine « de bâtons, de lances et d'épées, de choses longues et dures, d'instruments avec lesquels on frappe, on perce et on cogne, une histoire qui tue³² » et une seconde « sur la chose dans laquelle on met d'autres choses, sur le contenant et les choses qu'il contient³³ », une histoire vivante, faite d'éléments glanés ici et là, l'histoire qu'elle voudrait écrire. Bien sûr, ces métaphores pour parler des formes de récits sont toujours binaires. D'un côté un outil qui perce, un objet phallique, et de l'autre un réceptacle, un ventre.

Dans *Herland*, Van semble dire que le récit qui est le sien est celui du ventre, il décrit ce que contient Herland. Pourtant le récit existe seulement à partir du moment où l'avion des hommes déchire le ciel. Son développement est toujours lié à des événements générés par les hommes : leur arrivée, leur évasion, puis l'exigence d'une cérémonie de mariage, et enfin leur exil, après que Terry a tenté de violer Celis. Cependant, l'évasion et le viol échouent.

31 Ursula K. Le Guin, « The Carrier Bag Theory of Fiction », *Dancing at the Edge of the World*, Grove Press, 1989. Il existe une édition française récente de ce texte traduit par Hélène Collon, «La théorie de la fiction-panier», *Danser au bord du monde*, édition de l'éclat, 2020. J'utilise néanmoins la version en ligne d'où l'absence de pagination dans les références qui suivent. Celle-ci est traduite par Aurélien Gabriel Cohen et disponible sur le site <https://www.terrestres.org/2018/10/14/la-theorie-de-la-fiction-panier/> [consulté le 25/05/2020 à 18h30].

32 Ursula K. Le Guin, *Ibid.*

33 *Ibid.*

Val Gough dans son essai « Lesbian and virgins : the new motherhood in *Herland* » dit qu'*Herland* « fonctionne comme une révision ironique des récits d'exploration (illustrés par ceux de Conan Doyle et H.G. Wells) qui, en privilégiant les prouesses physiques des hommes et l'action, renforcent les stéréotypes de genre hétérosexistes. Gilman compare les tentatives avortées d'action des trois hommes avec l'action communautaire très efficace et non agressive des femmes³⁴ ». Si *Herland* est imprégné d'ironie, il reste que les réactions pacifiques et communes des femmes sont toujours des réponses aux actions et attaques des hommes. Ils sont toujours moteur du déroulé du fil narratif.

Gilman ne raconte pas l'histoire de l'adaptation d'une exploratrice à une nouvelle féminité, une existence non définie par la masculinité. Elle ne raconte pas le monde d'*Herland* depuis le point de vue d'une herlandaise. Elle ne raconte pas non plus l'histoire d'une herlandaise souhaitant découvrir d'elle-même le monde extérieur³⁵. *Herland* raconte depuis leur point de vue, l'histoire de trois hommes arrogants qui arrivent dans une nation où malgré leurs comportements -Terry frappe une herlandaise dès leur arrivée- les autochtones prendront soin de les instruire et de les accueillir confortablement.

Les liens sociaux des Herlandaises ne sont donc montrés qu'à travers les yeux du narrateur. Nous n'avons pas accès à la possible complexité des relations inter-Herlandaises et ses compagnons fantasment sur un pays peuplé de femmes attendant leur arrivée pour s'éveiller sexuellement. Ils n'envisagent pas de désirs et de pratiques sexuelles en dehors du schéma hétérosexuel. Le seul lien « autorisé » par le regard des explorateurs est celui d'une chaste sororité. Cette sororité semble seulement exister en opposition à la masculinité des trois héros.

34 Val Gough, « Lesbian and Virgins : The New Motherhood in *Herland* » dans David Seed (ed.) *Anticipations, essays on early science fiction and its precursors*, Syracuse university press, p.206.

35 *With Her in Our Land* (1916), la suite de *Herland*, raconte bien l'histoire de Van et d'Ellador en dehors de la Herland, mais Van est toujours le narrateur de cette histoire. De plus, c'est la présence de Van, son mari, qui donne envie de découvrir le monde extérieur, elle ne veut pas le découvrir d'elle-même. Charlotte Perkins Gilman, *With Her in Ourland: Sequel to Herland*, Mary Jo Deegan, Michael R. Hill (eds.), Praeger/Greenwood Press, Westport, 1997, (1916).

Chapitre II - Construire une identité sans le référent de la binarité : identité de genre et existence lesbienne dans l'univers de Gilman

Dès la première page du roman, Van déplore la perte de photographies documentant la Herland et en particulier les femmes qui l'habitent. Selon lui, sans ces précieuses photographies « [p]ersonne ne croira jamais de quoi elles avaient l'air » (1115). C'est donc que leur apparence est hautement différente de ce à quoi les femmes ressemblent traditionnellement. Les habitantes de Herland ont été séparées de toute présence masculine depuis deux mille ans quand Van, Jeff et Terry arrivent dans leur pays. Cette non-mixité a des effets sur leur expression de genre et leur apparence physique comme sur tout le reste de leur culture. Ces effets construisent une différence par rapport à la féminité référente, celle de la société dont Van et les hommes sont issus. Ici nous étudierons dans quelle mesure leurs existences subvertissent l'idée monolithique de la féminité qu'ont les explorateurs, et comment cette incarnation spécifique de la féminité peut nous donner des indices sur les rapports que les herlandaises entretiennent entre elles.

1- Van et les herlandaises, une identité de genre subversive

Van décrit dans un premier temps l'identité de genre des herlandaises en négatif, c'est-à-dire par l'absence d'une identité de genre féminine, à laquelle il est habitué :

Ces femmes, dont la distinction essentielle de maternité était la note dominante de toute leur culture, manquaient de façon saisissante de ce que l'on appelle « féminité ». Ce qui me conduisit sans tarder à la conviction que ces « charmes féminins » que nous aimons tant ne sont pas du tout féminins, mais un simple reflet de la masculinité – développé pour nous plaire parce qu'il fallait qu'elle nous plaisent, et en aucun cas essentiel à l'accomplissement véritable de leur grand processus.(1180)

Ici, Van prend conscience des attentes qu'il a vis-à-vis de l'apparence et de l'attitude que les femmes doivent avoir. Il prend conscience des critères de beauté de la société dont il est issu et qu'il a intégrés. Cette prise de conscience l'amène à une remise en question de ces critères. Plus tard dans le roman, s'étant habitué à l'expression spécifique d'identité de genre des herlandaises, il dira :

Et plus que tout le reste, je compris ceci – un élément d'un poids énorme – : ces femmes n'étaient pas provocantes. Ce qui faisait une différence énorme. Ce dont Terry s'était tellement plaint quand nous étions arrivés – qu'elles n'étaient pas « féminines », qu'elles manquaient de « charme »–, devenait maintenant un grand

réconfort. Leur beauté vigoureuse était un plaisir pas une irritation. Leurs vêtements et ornements n'étaient pas faits pour séduire.[...] Elles étaient des femmes, *plus* quelque chose, et tellement plus que, si elles décidaient de ne pas faire apparaître la féminité, on ne la trouvait nulle part. (1258)

Ici, la perception de Van de la différence entre l'expression genrée binaire classique et le comportement des herlandaises a changé. Leur comportement n'est plus complètement perçu comme un manque (de féminité, de charme, de séduction, etc). Au contraire, Van le perçoit comme « quelque chose en plus ». La nature de ce quelque-chose en plus, de cette identité au-delà-du-genre, est néanmoins toujours définie par l'absence.

Van semble soulagé par cette absence de féminité. Ce soulagement peut être compris comme une manière pour Gilman de critiquer l'hyper-féminisation sexualisée des femmes de son époque. En montrant un personnage masculin réconforté par l'absence de cette hyper-féminisation elle montre également que si les « charmes féminins » existent pour plaire aux hommes, eux aussi se porteraient mieux sans. Le soulagement de Van peut aussi être dû à une pression préalable à performer, face à une féminité passive, une masculinité agressive, une masculinité virile. Cette masculinité existe dès lors que les rôles genrés sont supposés « complémentaires », dans une société patriarcale il est attendu de l'homme qu'il prenne l'initiative, particulièrement dans le cadre de rapport sexuels. Van déclare que les « femmes d'Herland n'ont pas peur des hommes. [...] Elles ne sont absolument pas timides. Elles ne sont pas faibles ; et elles ont toutes des corps athlétiques et bien entraînés. » (1252). Si les femmes en dehors d'Herland doivent avoir peur des hommes, c'est alors qu'ils doivent être une menace, que l'initiative doit être offensive, agressive. Une fois intégré à la société herlandaise, Van a honte de son ami Terry -incarnation d'une masculinité viriliste- quand celui-ci a tenté de « maîtriser », c'est à dire de violer, son épouse Alima (1261).

Raewyn Connell est une chercheuse australienne, précurseuse dans son analyse sociologique des masculinités. Dans son livre *Masculinités, enjeux sociaux de l'hégémonie* : « Ce concept [de masculinité] est aussi fondamentalement relationnel. La 'masculinité' n'existe que par contraste avec la 'féminité'. Le concept de masculinité, dans son acception euro-américaine, n'a de sens que dans les cultures qui posent pour principe que les femmes et les hommes ont des types de personnalité opposés. »³⁶. Or à Herland, il n'existe pas d'opposition de type de personnalités entre les hommes et les femmes. Il est intéressant de remarquer que Raewyn Connell inverse le propos de Van pour qui la féminité existe en contraste avec la masculinité. En

36 Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014 (1993), p.60.

pensant les concepts de masculinité et féminité de manière relationnelle, force est de constater que cette relation n'existe pas à Herland.

Van, qui finalement accepte cette absence de rôles genrés à Herland, l'accepte aussi parce que lui-même est différent de Terry et ne rentre pas tout à fait dans les codes de masculinité hégémonique. La masculinité hégémonique est une autre idée développée par Raewyn Conell. Elle soutient qu'il existe plusieurs rôles genrés masculins, plusieurs masculinités, et qu'il existe une hiérarchie entre ces différents rôles. La masculinité hégémonique est la masculinité la plus valorisée, la masculinité dominante. Terry est un représentant de cette masculinité hégémonique : il est riche, fort et vindicatif. Au début du récit, Van semble l'aduler, lui attribuant la réussite de leur expédition (1116), et mettant en avant son courage et son intelligence (1124). Si bien que quand les herlandaises l'acceptent lui, Van, plus facilement, il prend ça pour une atteinte à sa masculinité et ne veut pas être comparé à « une flopée de femmes » (1214). Pourtant quand Somel, sa préceptrice, lui dit « Nous vous aimons le mieux [...] parce que vous paraissez être davantage comme nous » (1214), elle ne fait pas référence à de la féminité. Van et les herlandaises ont en commun les caractéristiques du Peuple, ce que Gilman appelle, dans son essai *The Man-Made World*³⁷, l'« humanité commune ». Pour Gilman, cette humanité commune passe par une neutralisation des identités de genre, une neutralisation dont Van est l'émissaire³⁸ dans *Herland*. Selon Gilman, ce « quelque-chose en plus » qu'il perçoit chez les herlandaises, c'est l'humanité. Les herlandaises ayant supprimé toute manifestation d'une certaine féminité excessive – celle des femmes victoriennes – il ne leur « reste » que leur humanité.

La masculinité non hégémonique de Van n'est pas complètement une transformation due à sa présence en Herland. Il remarque en effet, « En Angleterre, je n'ai jamais été 'populaire'. J'avais mes amies, des filles bien mais elles n'étaient que mes amies – rien de plus. D'ailleurs elles appartenaient plus ou moins au même clan, elles n'étaient pas populaires au sens où elles n'étaient pas assiégées par les admirateurs. » (1211). Quel est donc ce clan auquel Van fait référence ? Un clan où les identités de genre de ses membres ne séduisent pas les personnes de genre opposé, mais où celle.ux.s-ci n'entretiennent que des relations d'amitiés. En cherchant des référents de masculinité non-hégémonique dans notre société, celle d'un homme homosexuel pourrait s'appliquer à Van. L'amitié platonique qu'il entretient avec ces « filles biens » pourrait correspondre à de la camaraderie parfois visible dans les milieux LGBTQ+³⁹. Ses remarques par rapports aux vêtements des femmes de la Herland prennent un autre sens : on peut avancer l'hypothèse que les habits et ornements des

37 Charlotte Perkins Gilman, *The Man-Made World; or, Our Androcentric Culture*, Charton Co., New York, 1911.

38 Pour une analyse montrant Van comme messenger incarnant une identité de genre complexe, voir Jennifer A. Hudson « The 'bisexual Race', Mediating Masculine and Feminine Discourses in Charlotte Perkins Gilman's *Herland*, *With Her in Ourland*, and *Beyond* » dans *Journal of bisexuality* 5:4, pp.5-17, 2006,

39 Pour un exemple de représentation de camaraderie queer, on pense notamment aux bars du roman de Leslie Feinberg, *Stone Butch Blues*, Hystériques et AssociéES, Paris, 2019 (1993).

herlandaises ne sont pas faits pour séduire *des hommes*. En interprétant ainsi l'orientation sexuelle de Van, la remarque « parce qu'il fallait qu'elles nous plaisent » prend une connotation négative. Cette remarque insinue non seulement que les femmes ont le *devoir* de séduire les hommes mais aussi que les hommes ont le *devoir* d'être attirés par les femmes. Cette réflexion pointe l'hétérosexualité obligatoire que dénonce Adrienne Rich quelques soixante-cinq ans plus tard, dans son article « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence ». Dans celui-ci elle affirme « [...] l'hétérosexualité, comme la maternité, doit être reconnue et étudiée en tant qu'institution politique »⁴⁰.

Gilman, en écrivant *Herland*, imagine une nouvelle maternité, émancipée de l'institution patriarcale. Nous pourrions supposer que cette maternité émancipée va de pair avec une sexualité émancipée elle aussi de l'institution hétéro-patriarcale. Pourtant, dans *Herland*, Gilman ne semble pas faire cette corrélation.

2- Identité de genre : Butch !

Au moment de rentrer en contact avec des « jeunes filles » de la Herland après leur emprisonnement, Van remarque :

Nous avons commencé à apprécier nos barbes ; elles étaient presque notre unique différence au milieu de ces grandes femmes robustes, avec leurs cheveux coupés court et leurs costumes asexués. On nous avait offert un large choix de vêtements, nous avons choisi en fonction de nos goûts personnels et nous fûmes surpris de voir quand nous rencontrâmes un public nombreux, que nous étions les plus ornés, particulièrement Terry. (1209)

Ici, un renversement des expressions d'identités de genre s'opère. Les hommes, malgré leurs barbes, sont ceux dont l'agrément est le plus ostentatoire. Dans la société bigenrée occidentale, on comprend qu'il est attendu des femmes une attention pour l'accessoire, et des hommes une sobriété tant dans l'attitude que dans la manière de se vêtir. Terry, le plus viril des trois explorateurs, est ici ironiquement celui qui porte le plus de symboles de « féminité ». A l'inverse, les herlandaises sont athlétiques et sobres dans leur manière de s'habiller. Après cette première rencontre avec les jeunes filles d'Herland, il montre avec force son mécontentement et sa déception face à ce qu'il perçoit de la part des jeunes herlandaises comme de la transgression de genre : « Des filles ! Vous appelez ça des *filles*! [...] Des garçons ! Rien que des garçons, pour la plupart. Et en plus des personnes distantes et désagréables. Des jeunes pleins d'impertinences et de critique. Pas du tout des filles. » (1212). Paradoxalement ce n'est pas parce que Terry ne voit pas de féminité

40 Adrienne Rich, *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence* (1980), *Journal of Women's History*; Autumn 2003, p.17. Ma traduction.

chez les herlandaise qu'il les traite en égales, en hommes. Il les rapproche d'une forme masculine immature, « le garçon ». Pour Terry le mot « Homme » contient un double sens : il contient à la fois la masculinité et l'humanité. Terry fait preuve de paternalisme en même temps qu'il nie aux herlandaises une part d'humanité.

En cherchant dans nos sociétés mixtes des femmes adoptant une expression d'identité de genre masculine, on pense aux lesbiennes *butch*. Le terme *butch* est d'abord utilisé à partir de la seconde moitié du XX^{siècle} dans le monde anglophone comme une insulte lesbophobe. *Butch* viendrait de *Butcher*, le boucher en anglais et peut qualifier alors un homme particulièrement viril⁴¹. Il décrit aussi de la part de celui qui l'emploie une désapprobation face à une transgression d'identité de genre quand il est employé pour parler d'une femme. Ce terme a néanmoins été réapproprié par les personnes que ce terme dénigrait et Gayle Rubin dans *Of Catamites and Kings, reflections on butch, gender and boundaries* explique le terme de *butch* comme suit:

Butch est le terme vernaculaire lesbien pour les femmes qui sont plus à l'aise avec les codes, styles ou identités masculins de genre qu'avec les féminins. Le terme englobe les individus avec un large éventail d'investissements dans la « masculinité ». Cela inclut, par exemple, les femmes qui ne sont pas du tout intéressées par les identités de genre masculines, mais qui utilisent des traits associés à la masculinité pour signaler leur lesbianisme ou pour communiquer leur désir de s'engager dans les types de comportements sexuels actifs ou initiatiques qui dans cette société sont autorisés ou attendus des hommes. Il comprend des femmes qui adoptent des modes et des manières « masculines » pour revendiquer des privilèges ou des différences habituellement réservés aux hommes. Il peut aussi inclure des femmes qui trouvent les vêtements masculins mieux confectionnés et qui considèrent les vêtements habituels des femmes trop confinants ou inconfortables ou qui estiment que cela les rend vulnérables ou exposées⁴². »

41 Cette étymologie me vient des précisions des traducteurices apportées à Leslie Feinberg, *Op.Cit.* p.23.

42 Gayle Rubin, « *Of Catamites and Kings, reflections on butch, gender and boundaries* », Joan Nestle (ed). *The Persistent Desire. A Femme-Butch-Reader*. Boston: Alyson. 466 (1992).-, p.472. Ma traduction. Après ce passage, Gayle Rubin ajoute une note que je traduis ici : « Je ne considère aucun comportement, trait ou maniérisme comme intrinsèquement 'masculin' ou 'féminin', et mon hypothèse est que les cultures attribuent des comportements à l'une ou l'autre catégorie de genre, puis attribuent une signification liée au genre à divers comportements. Les individus peuvent alors exprimer la conformité au genre, la déviance au genre, la rébellion au genre et bien d'autres messages en manipulant les significations et les taxonomies de genre. »

Traditionnellement, le terme de *butch* s'oppose au terme *fem*, ou *femmes*. Rubin explique le terme comme suit : « Les *femmes* s'identifient principalement comme féminines ou préfèrent les comportements et les signaux définis comme féminins dans la culture plus large⁴³ ».

Dans le cas de Herland, il n'y a aucune catégorie de genre à laquelle accorder tel ou tel comportement. Les herlandaises n'ont rien de féminin, comme le remarque Van, parce qu'il n'y a pas de référent, ni féminin ni masculin. De sorte que si les herlandaises ressemblent à la description archétypale d'une *butch*, ce n'est pas pour revendiquer un privilège ou des prérogatives masculines, puisque celles-ci n'existent pas. Dans nos sociétés bi-genrées, les *butchs* vont traditionnellement de pair avec les *femmes*. Dans la société d'Herland, une société unitaire plutôt que binaire, cette dynamique disparaît. Il n'y a pas de *femmes* au Pays des Femmes.

Terry, le plus hétéro-sexiste des trois explorateurs, en montrant à de nombreuses reprises son mépris pour les herlandaises, nous fait comprendre l'écart entre la féminité traditionnelle et hétérosexuelle et l'identité sociale et psychologique des herlandaises : il les appelle « tantes », « colonels », « grand-mères », « femelles », « épiciens »⁴⁴ et leur refuse toute humanité. Nous comprenons pourquoi il est si horrifié et incapable de s'acclimater à Herland, dans l'extrait suivant, au début du roman, lorsque le trio entre pour la première fois dans une ville herlandaise :

Terry, avec ses théories pratiques claires et décisives selon lesquelles il existait deux types de femmes - celles qu'il désirait et celles qu'il ne désirait pas; Désirable et indésirable formaient sa ligne de démarcation. Ces dernières étaient une classe nombreuse mais insignifiante - il n'avait jamais un instant pensé à elles. Et voilà qu'elles étaient autour de lui, en grand nombre, de toute évidence indifférentes à ce qu'il pensait, de toute évidence déterminées, avec un objectif bien à elles qui le concernait, et apparemment tout-à-fait capables d'imposer leur objectif. (1138)

Terry nie l'existence de toutes les femmes qui ne lui sont pas désirables. Elles cessent simplement d'exister ou plus encore, elles ne sont pas considérées comme des femmes. Cet extrait est une vive illustration des concepts développés par Monique Wittig dans les dernières lignes de son célèbre article « The straight mind » :

43 Gayle Rubin, *Op.cit.* p.172. Ma traduction.

44 Charlotte Perkins Gilman, *Op. cit.*, p.1137, p.1155, p.1204, p.1274.

Qu'est-ce que la femme? Panique, alarme générale pour une défense active. Franchement, c'est un problème que les lesbiennes n'ont pas, à cause d'un changement de perspective, et il serait faux de dire que les lesbiennes s'associent, font l'amour, vivent avec des femmes, car « femme » n'a de sens que dans les systèmes de pensée hétérosexuels et systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes⁴⁵.

Et en effet, parce qu'elles vivent isolées du monde, les femmes de Herland vivent hors du système de pensée hétérosexuelle. Les mots utilisés par Terry pour les décrire et les critiquer pourraient être compris comme des insultes lesbophobes. Si nous suivons son appréciation et reconnaissons qu'il ne s'agit pas de femmes, pouvons-nous inverser la formule de Wittig et supposer que les habitantes de Herland sont lesbiennes ? Gayle Rubin fait état d'un certain flou quand à l'existence d'un terme désignant une identité de genre « épïcène » ni *butch* ni *femme* :

Il existe également de nombreuses lesbiennes (et femmes bisexuelles) avec des styles de genre intermédiaires ou non marqués. Autrefois, des termes tels que *ki-ki* indiquaient de tels styles ou identités de genre intermédiaires ou indéterminées. Il semble que nous n'ayons pas d'équivalent contemporain, bien que parfois les termes *lesbienne* ou *dyke* soient utilisés pour parler de femmes dont l'expression de genre n'est pas clairement marqué *butch* ou *femme*⁴⁶.

Assigner une identité de genre couplée d'une orientation sexuelle, – toutes deux venant d'une société patriarcale et binaire – aux herlandaises, qui se sont émancipées de ce type de binarisme, c'est courir le risque de les ré-essentialisée dans un rôle féminin normé qui n'est pas le leur. Néanmoins, lire l'identité des herlandaise via le prisme de notre société (occidentale, patriarcale, hétéro-sexiste) permet de formuler des hypothèses quant aux relations qu'entretiennent les herlandaises entre elles, relations auxquelles nous n'avons pas accès, à cause du genre du narrateur. Celui-ci réduit les relations des herlandaises entres elles aux interactions qu'il a avec elles, les replaçant dans un cadre hétéro-normé.

45 *The straight mind* a été publié et traduit plusieurs fois. Ici j'utilise ma traduction de Monique Wittig, « The straight mind », dans Russell Ferguson, Cornel West, Martha Gever, Trinh T. Minh Ha, (eds.) *Out There: Marginalization and Contemporary Culture*, The MIT Press, 1990, p.57.

46 Gayle Rubin, *Op.Cit.*

3- Les Herlandaises sont-elles lesbiennes ?

Gayle Rubin utilise donc le terme lesbienne⁴⁷ pour parler d'une expression de genre neutre. Monique Wittig, quant à elle, utilise ce terme pour parler d'une classe politique séparée du régime de l'hétérosexualité. Le lesbianisme politique coïncide historiquement avec les mouvements séparatistes féministes, tous deux s'étant développés principalement aux États-Unis, dans les années 1970.

Le mot « lesbienne » est avant tout utilisé pour parler d'une orientation sexuelle, d'un désir d'une femme pour d'autres femmes. Voir les herlandaises comme des lesbiennes pose la question du rapport qu'elles entretiennent entre elles. Comme l'a souligné Val Gough, « Les liens émotionnels intenses et communautaires des femmes herlandaises [...] anticipent la notion d'Adrienne Rich du continuum lesbien⁴⁸ ». Le continuum lesbien est une autre idée développée dans l'article *Compulsory heterosexuality and lesbian existence*. Adrienne Rich définit les termes de continuum lesbien et d'existence lesbienne comme suit :

J'ai choisi d'utiliser le terme existence lesbienne et continuum lesbien parce que le mot lesbianisme a une connotation clinique et limitatif ; l'existence lesbienne suggère à la fois le fait de la présence historique des lesbiennes et notre création continue du sens de cette existence. J'utilise le terme continuum lesbien pour inclure une gamme -à travers la vie de chaque femme et à travers l'histoire- d'expériences identifiées par les femmes, pas simplement le fait qu'une femme a eu ou désiré consciemment une expérience sexuelle génitale avec une autre femme. Si nous l'élargissons pour englober de nombreuses autres formes d'intensité primaire entre et parmi les femmes, y compris le partage d'une vie intérieure riche, le lien contre la tyrannie masculine, l'octroi et la réception d'un soutien pratique et politique, [...] nous essayons de saisir une grande partie de l'histoire et de la psychologie féminine qui sont devenues inaccessibles en raison de la définition limitée, principalement clinique, du lesbianisme. L'existence lesbienne comprend la rupture d'un tabou et le rejet d'un mode de vie obligatoire⁴⁹.

47 Ici je ne reviendrai pas sur l'acceptation politique du terme *dyke*, même si celui-ci a été employé politiquement comme par exemple dans le célèbre poème de Zoe Leonard *I want a president* (1992) qui commence par la phrase « I want a dyke for president. ». Zoe Leonard, « I want a president », *LTTR#5 Positively Nasty*, 2006.

48 Val Gough, « Lesbians and virgins : the new motherhood in Herland », *Anticipations, essays on early science fiction and its precursors*, (ed.) David Seed, Syracuse University Press, 1995, p.197.

49 Adrienne Rich, *Op. Cit.* p.27.

Il est intéressant de constater qu'Adrienne Rich utilise l'idée de continuum lesbien pour parler de relations entre femmes qui ne comprennent pas seulement des relations sexuelles entre femmes. L'aspect sexuel est compris dans l'idée du continuum lesbien mais il n'est qu'une facette de ce prisme. Celui-ci contient aussi, de l'amitié, de la camaraderie, de la solidarité etc. Dans le cas d'*Herland*, les relations interherlandaises sont décrites comme dans ces deux extraits:

Elles s'aimaient les unes les autres d'une affection presque universelle, qui s'élevait jusqu'à des amitiés exquises et ininterrompues, qui s'élargissaient pour devenir une dévotion envers leur pays et leur peuple qui n'est absolument pas définie par notre mot *patriotisme*. (1221)

Il y avait aussi une profonde et tendre révérence pour leur propre mère – trop profonde pour qu'elles puissent en parler librement – et au-delà, tout l'éventail libre et vaste de la communauté de leurs sœurs, le magnifique travail pour leur pays, et les amitiés. (1223)

Une large partie du spectre du continuum lesbien est couvert par ces paragraphes. Les herlandaises sont à la fois des camarades de travail, des citoyennes, des amies, des sœurs et des mères les unes pour les autres.

Deux types de relation comprises par le continuum lesbien ne sont néanmoins pas évoqués directement. En dehors de l'origine de leur peuple, époque où elles « se révoltèrent [...] et massacrèrent leurs cruels conquérants »(1176), les herlandaises, en l'absence de sujets masculins, ont peu d'occasions de lutter contre la tyrannie masculine. Quand lesdits sujets masculins arrivent et tentent d'imposer leur tyrannie, comme le fait Terry en tentant de violer Alima, elles répondent, en effet, collectivement.

En revanche l'existence de relations sexuelles entre les femmes d'Herland est niée, ou bien est de l'ordre du sous-texte, puisque les herlandaises n'ont jamais véritablement la parole.

4- Les herlandaises : des amies ?

Lorsque Van a des amies en Angleterre il emploie ce terme pour parler de relations qui semblent platoniques, presque de l'ordre de la camaraderie. Pourtant en Herland, l'imprécision du terme « amitié » pourrait être considérée comme un moyen pour Gilman d'insinuer des relations sexuelles et érotiques. En effet Van se met à aimer et à être aimé d'Ellador, il dit ceci :

Quelque soit le degré de sentiment sexuel qui existait entre nous, il s'exprimait dans leur esprit en terme d'amitié, le seul exemple purement personnel d'amour qu'elles connaissaient et en fin de compte

en terme de liens de parenté. De toute évidence, nous n'étions ni des mères, ni des enfants, ni des compatriotes ; de sorte que si elles nous aimaient, nous devions être des amis. (1223)

On comprend avec ce passage que le terme « amitié » revêt une connotation spécifique entre les frontières de la Herland. « Des amitiés exquises et ininterrompues » peuvent évoquer des relations amoureuses et charnelles entre herlandaises. Pourtant Van déclare aussi : « Pour avoir une idée de leur attitude, il faut avoir en tête leur très fort sentiment de solidarité. Chacune d'entre elles n'était pas en train de choisir un amoureux ; elles n'avaient aucune idée de l'amour -c'est-à-dire l'amour sexuel. » (1214).

Les herlandaises n'ont en effet, aucune idée de l'amour sexuel, charnel, érotique tel que celui-ci est défini par la culture patriarcale de Van. On peut alors interpréter cet extrait comme signifiant que l'amour sexuel existe entre elles, seulement il s'appelle amitié. Il est de notoriété publique que Charlotte Perkins Gilman a entretenu des relations lesbiennes, entre autres avec la journaliste Adeline Knapp⁵⁰ avec laquelle elle a vécu en Californie. Étant donc elle-même bisexuelle, nous pouvons supposer qu'elle ne s'opposait pas au lesbianisme ou aux relations sexuelles entre femmes. De sorte que lorsqu'elle fait tenir à son narrateur de tels propos, on peut penser qu'elle le fait avec une certaine ironie. En tant qu'homme du début du 20^{ème} siècle aux États-Unis, Van est la voix d'un sujet ayant intériorisé le sexe hétérosexuel non seulement comme la bonne pratique et la bonne orientation sexuelle, mais comme la seule possible. C'est cette hétérosexualité obligatoire qu'Adrienne Rich oppose à l'existence lesbienne.

Quand Ellador, Van, Jeff et Celis sont marié.e.s et heureu.x.ses, Van reprend là aussi le terme d'amitié et dit « Ainsi grandit l'amitié et le bonheur entre Ellador et moi, et de même qu'entre Jeff et Celis. » (1260).

Or, quand Van et Ellador s'apprêtent à quitter le pays, Celis est enceinte (1271). À Herland, la grossesse n'est pas synonyme d'activité sexuelle, puisque les herlandaises se reproduisent par parthénogenèse. Dans son article « Charlotte Perkins Gilman : utopiste féministe radicale ? », Catherine Durieux revient sur les subversions de genre que contient *Herland* et leur relation à la reproduction. Elle interprète la reproduction parthénogénétique des herlandaises comme « une provocation ironique, destinée à répondre aux hommes qui rêvent de s'approprier la puissance reproductive des femmes »⁵¹. Pourtant l'une des raisons de l'enthousiasme des herlandaises à la venue des trois explorateurs est la possibilité, l'espoir du « Grand

50 Michelle Ann Abate rend explicite la nature de la relation entre Gilman et Knapp, p.77 du chapitre « The Tomboy is Reinvented as the Exercise Enthusiast: Charlotte Perkins Gilman's Herland », *Tomboys, A Literary and Cultural History*, Temple University Press.

Changement » (1215) qui implique une nouvelle maternité, puisqu'elle est accompagnée d'une Paternité. C'est le retour à une « race bisexuée » (1214) via la sexualité. Alors, lorsque Celis est enceinte à la fin du récit, il est entendu que ce n'est pas une grossesse parthénogénétique, et que Celis et Jeff ont « consommé » leur amitié.

5- Une vie érotique en Herland

La section précédente a proposé les amitiés des herlandaises comme étant des relations comprises dans le continuum lesbien. Ces amitiés comprendraient des formes de sensualité, de l'érotisme et des rapports sexuels. Pourtant, au moment où les trois hommes tentent de séduire leurs futures épouses, Van fait cette réflexion qui semble montrer que les herlandaises sont devenues volontairement chastes :

Il n'y a pas ou peu de sensations sexuelles avec lesquelles jouer. Deux mille ans sans sexualité n'avaient pas laissé beaucoup de traces de cet instinct; il faut aussi rappeler que celles qui ont parfois manifesté cet instinct comme une exception atavique se sont souvent vu refuser, pour cette raison même, la maternité. (1218)

Cette remarque montre en premier lieu, à quel point la société herlandaise est basée sur des principes eugénistes, mais cet aspect de la communauté herlandaise sera discuté dans le prochain chapitre. Cet extrait établit aussi très clairement l'absence de sexualité des herlandaises. Ici, pour déconstruire cette affirmation j'avancerai l'idée que Gilman ne fait pas de différence entre genre et sexe. Si bien qu'entre le sexe et la sexualité, un glissement sémantique s'opère également. Pour soutenir cette hypothèse je reviendrai sur un passage déjà discuté précédemment :

Ces femmes, dont la distinction essentielle de maternité était la note dominante de toute leur culture, manquaient de façon saisissante de ce que l'on appelle « féminité ». Ce qui me conduisit sans tarder à la conviction que ces « charmes féminins » que nous aimons tant ne sont pas du tout féminins, mais un simple reflet de la masculinité – développé pour nous plaire parce qu'il fallait qu'elle nous plaisent, et en aucun cas essentiel à l'accomplissement véritable de leur grand processus. (1180)

Ici, Gilman établit une corrélation entre les charmes féminins, la féminité, le genre féminin, et la sexualité : « parce qu'il fallait qu'elles nous plaisent » sous-entendant parce qu'il fallait qu'elles [leur] plaisent pour avoir des relations sexuelles, pour avoir des enfants, ce qui est « leur grand processus ». Aussi, l'hyper-féminisation des femmes victoriennes, que Gilman critique tant, est aussi une hyper-sexualisation : « l'hypertrophie » du genre existe selon elle pour activer la sexualité. Ce glissement entre le genre et la

51 Catherine Durieux « Charlotte Perkins Gilman : utopiste féministe radicale ? », *Cercles No. 7 : Provocation, subversion, transgression*, 2003, pp.45-58, p.55.

sexualité, cette équivalence, peut être également constaté quand Van raconte et tente de justifier la tentative de viol de Terry sur Alima :

[...] je pense qu'il y avait en elle une très ancienne tendance atavique qui la poussait à une féminité bien plus marquée et qui n'avait été visible avant que Terry n'y fasse appel.[...] La situation était semblable à la notre, bien sûr, mais avec les distinctions suivantes. Alima, un tout petit peu plus séduisante, et bien moins capable en tant que psychologue pratique. Terry, cent fois plus demandeur – et proportionnellement bien moins raisonnable. (1261)

Ainsi, c'est parce qu'Alima est plus féminine que la plupart des herlandaises qu'elle est plus séductrice et qu'elle « encouragerait » Terry à vouloir des relations sexuelles. Au-delà de cette logique douteuse qui relève de la culture du viol⁵², on voit l'équivalence entre le genre et la sexualité. Quand la féminité disparaît, la sexualité disparaît aussi.

Ellador et Van auront une longue discussion sur l'intérêt de la sexualité non-procréative. Elle compare leur mariage aux couples d'oiseaux inséparables qui, pourtant, ne s'accouplent que pour avoir des petits. Van répond « [...] Oh ma chérie ! - que peuvent-ils savoir de cet amour qui nous attire l'un vers l'autre ? Mais enfin, te toucher – être près de toi, – être de plus en plus proche – me perdre en toi – mais tu ne le sens pas, toi aussi ? » (1256). De toute évidence, Ellador n'a pas autant que Van le désir « qu'il se perde en elle ». Que doit-on en conclure sur la sexualité des herlandaises ? Dans leurs échanges, il est autant question de sexualité que de vie maritale. Iels⁵³ parlent d'amour et non pas de « faire l'amour » ni aucun équivalent explicite. Van désire Ellador mais ce désir est un désir de possession (1255), d'exclusivité. On peut comprendre ce terme de possession comme une métaphore de l'acte sexuel hétérosexuel ou bien comme une possession plus générale, équivalent à la soumission d'une épouse à son mari dans tous les champs de leur vie commune. De même Terry voudrait « maîtriser » Alima en se faufilant dans sa chambre, et le viol n'est jamais explicitement décrit comme ce qu'il est. Bien sûr, la nature relativement métaphorique de cette sexualité maritale peut se justifier par la date à laquelle le roman a été écrit. La fin de l'époque victorienne est une période particulièrement pudique et réglementariste en matière de sexualité. Cela n'empêche pas de relire ces passages en y projetant d'autres interprétations ; le flou des métaphores qu'utilise Gilman invite à des relectures telles que celles faites ici, comme par exemple la compréhension les relation amicales herlandaises comme des relations érotiques.

Dans « Uses of the Erotic », Audre Lorde écrit

52 La culture du viol esst une expression pour désigner un ensemble de comportements qui minimiseraient, banaliseraient voire encourageraient le viol. Cette expression est dérivée de l'anglais « rape culture » apparut dans des groupes militants féministes au milieu des années 1970 aux U.S.A., et théorisé par Susan Brownmiller dans son livre *Against Our Will, men, women, and rape*, Simon & Schuster, 1975.

53 Iels est une contraction de il et elle, c'est une forme d'écriture inclusive, ce terme convient à la fois pour parler de personnes non-binaires que pour parler d'un groupe mixte.

[...] L'érotique vient du mot grec eros, la personnification de l'amour sous tous ses aspects - né de Chaos, et personnifiant la puissance créatrice et l'harmonie. Quand je parle de l'érotique, j'en parle donc comme une affirmation de la force de vie des femmes; de cette énergie créatrice pleine de pouvoirs, dont nous nous réapproprions maintenant la connaissance et l'utilisation dans notre langue, notre histoire, nos danses, nos amours, nos travaux, nos vies. On tente fréquemment de rendre équivalents la pornographie et l'érotique, deux utilisations diamétralement opposées du sexuel⁵⁴.

Audre Lorde publie *Uses of the Erotic* en 1978, au début des *feminist sex-wars*, une opposition entre des militantes anti-pornographies, dont Audre Lorde fait partie, et des militantes pro-sexe. Je pense pourtant que ce texte invite à être lu au-delà de ce contexte particulier. Cette division entre le pornographique et l'érotique peut paraître arbitraire, puisqu'il n'exclut pas la représentation du sexuel. La conception érotique de la vie qu'elle défend ici, ce rapport sensuel au monde est notamment représenté de manière explicite dans son livre *Zami, another spelling of my name*⁵⁵. Lorde va plus loin que réécrire une sensualité féminine, pour elle l'érotique est un outil révolutionnaire pour démanteler le patriarcat :

Je trouve de plus en plus de lesbiennes assez courageuses pour risquer de partager la charge électrique de l'érotique sans avoir à regarder ailleurs et sans déformer la nature extrêmement puissante et créative de cet échange. Reconnaître le pouvoir de l'érotisme dans nos vies peut nous donner l'énergie de poursuivre un véritable changement dans notre monde, plutôt que de simplement nous contenter d'un changement de personnages dans le même drame fatigué⁵⁶.

Ici Lorde définit clairement l'érotique comme un élément de la vie et de la sexualité lesbienne. Ayant envisagé les herlandaises comme lesbiennes, je propose une lecture érotique d'*Herland*. La Herland est née du chaos et de la guerre, les femmes qui l'habitent sont visiblement empouvoirées⁵⁷ et leur maternité sacrée pourrait être une expression de la force de vie dont parle Lorde. La terre luxuriante et belle qu'elles habitent invite à un rapport sensuel. Enfin, le drame fatigué, auquel fait référence Lorde, semble être un écho du récit d'amour et de guerre⁵⁸ que Gilman critique dans *The man-made world*. Les herlandaises sont sorties de ce drame fatigué. Elles ont opéré ce changement véritable dans leur monde. Elles sont des lesbiennes vivant une vie érotique.

54 Audre Lorde, « The uses of the erotic », dans *The master's tools will not dismantle the master's house*, Penguin modern, 2018, p.9. Ma traduction.

55 Audre Lorde, *Zami, another spelling of my name*, Penguin classics, 2018 (1982).

56 Audre Lorde, *Uses of the erotic*, Op.Cit.

57 Ici j'utilise une traduction littérale de *empowered*.

58 Voir Chapitre I-6 et l'article de Kathleen Lant « The rape in the text: Charlotte Gilman's Violation of Herland », *Tulsa Studies in Women's Literature*, 1990.

Il peut sembler artificiel de ré-appliquer des catégories de genre, et des orientations sexuelles à un peuple, quand celui-ci, si fictif soit-il, s'émancipe de la binarité de genre qui a cours dans notre société. D'un autre côté, Gilman elle-même, tout en créant un peuple unitaire, réassigne clairement un genre aux habitantes de la Herland. Le terme « herlandaise » est une invention de ma part ; dans le roman il n'est question que des *femmes* de la Herland. Le fait qu'elle ne crée pas un peuple épïcène, comme le fait par exemple, Ursula K. Le Guin dans *La main gauche de la nuit*⁵⁹, invite à la comparaison. Et si l'expression d'une identité de genre n'est pas forcément corrélée à une orientation sexuelle, elle peut en être un signifiant. Ainsi la comparaison de l'expression de genre spécifique des herlandaises avec des modèles connus nous permet de regarder différemment les liens qu'elles entretiennent, à la fois avec les hommes et entre elles.

59 Ursula Le Guin, (trad.) Jean Bailhache, *La main gauche de la nuit*, Robert Laffont, 2006 (1969).

Chapitre III- Sororité et amitié entre Herlandaises

1- Chastes comme des nonnes

a- Religieuses et libres

Avant d'arriver en Herland, Jeff, Van et Terry spéculent sur ce qu'ils vont y trouver. Tous les trois doutent de la possibilité d'une civilisation sans hommes :

« Elles se battraient entre elles, insistait Terry. C'est ce que les femmes font toujours. Il ne faut pas penser que nous allons trouver là-bas de l'ordre et une organisation.

– Tu te trompes du tout au tout, expliquait Jeff. Ce sera comme un couvent sous les ordres d'une abbesse – une communauté paisible et harmonieuse. »

Je tournais cette idée en dérision.

« Des nonnes, ah bon ! Tes communautés féminines paisibles étaient toutes chastes, Jeff et avaient fait vœu d'obéissance. Ici ce ne sont que des femmes, et des mères, et là où il y a maternité, il n'y a pas de communauté féminine – pas vraiment. » (1124)

Dans cet extrait, Gilman s'amuse à démentir Van qui estime qu'il ne peut exister de communauté de mères. La maternité qu'il connaît est individuelle et égoïste. Précisément, en Herland, c'est parce qu'elles sont mères que ces femmes forment une communauté. Leur religion est basée sur cette maternité. On peut faire plusieurs parallèles entre l'organisation d'un couvent et celle du pays de Herland. Si la première ville dans laquelle les explorateurs arrivent est comparée à « un rosaire cassé de corail rose » (1135), le récit que Van fait des origines de la Herland est teinté de vocabulaire religieux :

Les cinq premières filles avaient grandi dans une atmosphère de calme sanctifié, d'attente respectueuse et attentive, de prière fébrile. [...] Leur vingt-cinq filles à leur tour, munies d'un espoir plus grand, d'une vision plus large, plus riche, avec l'amour et les soins de toute la population qui avait survécu, grandirent comme une sainte communauté de femmes, toute leur jeunesse ardente en attente de leur grande fonction. Et enfin elles se retrouvèrent seules ; La Première Mère aux cheveux blancs n'était plus là, et cette unique famille, cinq sœurs, vingt-cinq cousines germaines et cent cinquante cousines issues de germaines, commença une nouvelle race. (1179)

Dans cet extrait, Gilman fait de la famille et de la religion des synonymes pour les herlandaises, alors que dans les ordres religieux chrétiens, les nonnes sont « sœurs » dans leur foi. C'est la religion qui les rassemble en communauté de sœurs, quand, en Herland, ce sont leurs liens sororaux qui génèrent leur religion. On remarquera que la traduction française remplace « holly sisterhood » par « sainte communauté

de femmes » plutôt que par « sainte sororité », effaçant leur rapport de sœurs, un changement que l'on retrouve à la page 1191. On peut supposer que ce changement est lié au fait que le terme « sororité » n'a pas la même résonance en français. Il ne fait pas partie du langage courant et politique au même titre que le terme de « fraternité ». Bérengère Kolly, universitaire féministe et autrice du livre *Et de nos sœurs séparées...*⁶⁰ paru en 2012, place l'arrivée du terme dans les dictionnaires francophones dans les années 1980, grâce à l'utilisation politique outre-Atlantique de sa traduction anglaise, *sisterhood*. Le terme fraternité en revanche est largement utilisé en France et en Europe depuis la révolution française⁶¹.

Pour revenir à la discussion entre Van, Jeff et Terry, Van affirme que les herlandaises ne peuvent pas être comparées à des religieuses : celles-ci sont forcément chastes et obéissent à un pouvoir supérieur patriarcal. Si la pensée religieuse chrétienne moderne a placé toutes les femmes sous tutelle masculine depuis la réforme protestante⁶², cela n'a pas toujours été le cas. On trouve, au Moyen-Âge, des occurrences d'organisations religieuses féminines indépendantes.

Le mouvement béguinal, qui apparaît entre le douzième et le treizième siècle, représente un exemple concret d'une organisation féminine spirituelle – et, dans un premier temps, libre de toute autorité patriarcale. Janice G. Raymond, ancienne religieuse théoricienne féministe et lesbienne, écrit ainsi à propos des liens qui unissent les béguines :

Les béguines ne cherchaient aucune approbation de l'église pour leur vie mais se considéraient comme des religieuses [...] L'engagement des béguines les unes envers les autres n'était pas scellé par les promesses irrévocables de vœux religieux. Cependant, leur engagement était manifeste dans la manière dont elles se souciaient les unes des autres. Dayton Phillips, qui a examiné les testaments et les adresses des béguines à Strasbourg, révèle qu'une partie entière de la ville était habitée par des femmes qui partageaient des maisons, louaient à d'autres femmes, léguaient la propriété à leurs amies béguines et veillaient à ce que d'autres béguines puissent devenir locataires après le départ ou la mort des résidentes actuelles. Souvent, les béguines sont devenues le centre de groupes plus larges de femmes libres (*loose women*)⁶³.

Les herlandaises, comme les béguines, ne suivent pas un dogme rigide et institué par un pouvoir supérieur. Au contraire, leurs lois changent et sont continuellement repensées comme le montre cette

60 Bérengère Kolly, *De nos sœurs séparées...lectures de la sororité*, Editions Lussaud, 2012.

61 Bérengère Kolly : « La fraternité exclut les femmes » dans la revue *Ballast*, postée le 22 octobre 2015.

62 Janice G. Raymond, *A passion for friends, towards a philosophy of female affection*, Spinifex press, 2001 (1986), p.74. Janice G. Raymond est une ancienne religieuse de l'ordre des sœurs de la miséricorde, et une universitaire féministe ouvertement lesbienne. Son livre *The transsexual empire : the making of the She-Male*, développe une théorie féministe transphobe. Je ne partage pas la définition exclusive de « femme » qu'a Janice G. Raymond.

63 *Ibid.* p.76

remarque de Moadine, l'une des préceptrices des explorateurs : « Nous n'avons pas de lois qui ait plus de cent ans et la plupart d'entre elles ont moins de vingt ans. » (1185).

Les béguines, bien que religieuses et en dépit du soin porté les unes aux autres, ne partagent pas le lien sororal qui unit les herlandaises, justement parce qu'elles ne font pas partie d'un dogme institutionnalisé. Les béguines sont des femmes se rassemblant librement, elles tissent elles-mêmes les liens qui les unissent. Les herlandaises héritent de leurs liens sororaux.

b- De la chasteté des nonnes : une piste pour expliquer l'absence apparente de sexualité des herlandaises

Parmi les ordres réguliers, les moines et les religieuses s'engagent à la pauvreté, l'obéissance et la chasteté, trois vertus qui sont présentes dès les débuts du Christianisme. Pourtant, au douzième siècle, un moine nommé Aelred écrit un traité intitulé *De l'amitié spirituelle*⁶⁴. Ce traité est écrit à une période où de nouveaux ordres religieux se développent. Ceux-ci étudient le *Cantique des Cantiques*, un texte de l'ancien testament qui utilise des métaphores et des symboles érotiques pour parler de la recherche de l'amour de Dieu⁶⁵. C'est dans ce contexte qu'Aelred affirme que l'amitié fait partie intégrante d'une vie sacrée, que l'amitié est naturelle, et que Dieu est ami. Il encourage les moines et les religieuses à prendre des « compagnons de l'âme ». Janice G. Raymond avance l'importance de ce traité pour les ordres religieux féminins qui leur inspire de nombreux écrits mystiques et poétiques. Les écrits de Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne et Juana Inez de la Cruz mettent également cette camaraderie en exergue. Janice G. Raymond explique que le compagnonnage des âmes entraîne le compagnonnage des corps.

Pourtant il existe une ambiguïté des règles religieuses concernant l'amitié. D'un côté, si l'on suit la tradition d'Aelred, Dieu est ami. Il est donc bon, sacré même, d'entretenir des relations amicales particulières avec ses sœurs. De l'autre, l'amitié particulière peut devenir immodérée et passionnelle. Elle peut détourner les religieuses de l'attention qu'elles doivent à toute leur communauté et surtout de leurs devoirs envers Dieu, ce qui va à l'encontre de l'engagement à la vie religieuse.

Ces interdictions rappellent la remarque de Van sur la suppression de l'instinct sexuel chez les herlandaises.

Il n'y a pas ou peu de sensations sexuelles avec lesquelles jouer. Deux mille ans sans sexualité n'avaient pas laissé beaucoup de traces de cet instinct; il faut aussi rappeler que celles qui ont parfois manifesté cet instinct comme une exception atavique se sont souvent vu refuser, pour cette raison même, la maternité. (1218)

64 Aelred de Rievaulx, *Spiritual Friendship*, Mary Eugenia Laker (trad), S.S.N.D. (Kalamazoo mich : Cistercian publication, 1977), cité par Janice G. Raymond, p.86.

65 Janice G. Raymond, *Op. Cit.* p.87.

Nous avons déjà analysé cet extrait⁶⁶, comme étant une interprétation hétéro-sexiste des mœurs des herlandaises par Van. Pourtant, comme il rapporte des paroles ou des informations qu'il trouve dans des archives, son récit est ancré dans une certaine réalité herlandaise. On pourrait se demander pourquoi, il y a deux mille ans, la sexualité a été considérée comme un défaut. Les herlandaises n'étaient exposées à aucune culpabilité judéo-chrétienne entourant la sexualité. Les règles régissant les ordres religieux ont pour but de ne pas détourner ses pratiquant.e.s de leur foi. On peut penser que la suppression de l'instinct sexuel des herlandaises est liée à leur engagement dans la maternité. Celle-ci est au cœur de leur religion :

Toutes les mères de ce pays étaient sacrées. Pour elles, depuis des temps immémoriaux, l'arrivée à la maternité se faisait avec un amour et un désir très intense et exquis, le Désir Suprême, qui provenait de l'exigence incontrôlable d'avoir un enfant. Toutes leurs pensées touchant aux processus de la maternité s'ouvraient sur ce jour-là, simple mais sacré. Chacune d'entre elles plaçait la maternité non seulement plus haut que les autres tâches, mais aussi tellement plus haut qu'il n'y avait, pourrait-on presque dire, pas d'autres tâches. Tout leur vaste amour mutuel, toutes les interactions subtiles de l'amitié et du service mutuels, la soif de pensée progressiste et d'invention, l'émotion religieuse la plus profonde, tous les sentiments et toutes les actions, tout cela était lié à ce grand Pouvoir central, au Fleuve de Vie qui coulait en elles, qui faisait d'elles les porteuses de l'Esprit même de Dieu. (1271)

Ainsi, comme pour les nonnes chrétiennes, pour les herlandaises l'amitié est au service de leur religion, la maternité. Rechercher une amitié par pur plaisir, sans se soucier de son intérêt pour les enfants serait se détourner de leur vocation. La maternité, et avec elle le souci des autres, est une valeur centrale de la société herlandaise. En créant une telle société, Gilman semble presque prédire la théorisation des éthiques du *care*, développées dans les années 1980. En 2018, l'une des fondatrices de ces éthiques, Carole Gilligan⁶⁷, revient sur les interprétations essentialistes des éthiques du *care* :

Dans cet univers genré du patriarcat, le *care* est bien une éthique féminine, qui reflète la dichotomie du genre et la hiérarchie du patriarcat. Prendre soin des autres, c'est ce que font les femmes bonnes et les personnes qui prennent soin des autres (font du *care*) font un travail de femmes. Elles sont dévouées aux autres, sensibles à leurs besoins, [...] Et s'effacent⁶⁸.

Pour Carol Gilligan, l'éthique du *care* comprise comme une éthique féministe et non féminine, n'est pas essentialiste : elle concerne tout le monde, mais c'est le patriarcat qui attribue les tâches de soin aux femmes. Les herlandaises vivent dans une société matriarcale et non patriarcale. Pourtant l'individuelle, chez elles aussi,

66 Voir Chapitre II.

67 Carol Gilligan est une universitaire féministe et professeure à l'école de droit de l'Université de New-York . Elle a écrit *In a Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press, 1982, un livre fondateur des éthiques du *care*.

68 Carol Gilligan, « Le care, éthique féminine ou éthique féministe ? », *Multitudes*, vol. 37-38, no. 2, 2009, pp. 76-78, p.77.

doit s'effacer pour penser au peuple. Tout ce que les herlandaises font est destiné à leurs enfants, car les enfants sont la « *raison d'être* [de] ce pays » (1172), ainsi les herlandaises ne sont *que* des mères. Cela explique qu' Ellador trouve les amant.e.s hyper-sexualisé.e.s et hyper- individualisé.e.s que lui décrit Van « contre nature » (1269). Elle est totalement étrangère à ses propos quand il déclare :

« Je préfère t'avoir, Ellador, plutôt que tous les enfants du monde. Je préfère que tu sois avec moi -selon tes propres termes- que ne pas t'avoir avec moi. » [...] Car si elle n'était pas là je désirais l'avoir toute entière et je n'aurais rien d'elle. Mais si elle m'accompagnait en tant que sœur sublimée -bien qu'en fait plus proche et plus chaleureuse-, eh bien j'aurais tout d'elle excepté cette seule chose. Et je commençais à penser que l'amitié d'Ellador, la camaraderie d'Ellador, l'affection de sœur d'Ellador, l'amour parfaitement sincère d'Ellador -sincère même si elle l'empêchait de dépasser une ligne de réserve bien définie- étaient suffisants pour continuer à vivre dans le bonheur. (1272)

Ellador, si elle comprend le désir de Van, ne peut y répondre « complètement ». Pour elle, cet amour intense, individuel est égoïste et vain puisqu'il n'existe pas pour les enfants, mais est uniquement dirigé vers elle, l'individue. Dès lors cet amour n'est pas « bien » (1269). Cette ligne de réserve qu'Ellador trace ressemble à la modération imposée par les ordres religieux chrétiens. Se voir refuser la maternité en Herland équivaut quasiment à se voir excommunier, c'est se faire exclure de la sainte famille. Ellador, si elle ne veut pas souffrir de cette exclusion, se doit de « penser en terme de 'nous' » (1259). Van, avec cette tirade, se résigne à n'entretenir qu'une amitié spirituelle avec Ellador.

2- Être une pour aimer l'autre

L'amitié particulière, en contradiction avec l'amitié spirituelle acceptable, est une relation d'individu.e.s. Elle requiert de sortir du groupe pour s'épanouir. Elle tient d'un processus d'individuation. Or, s'émanciper de la pensée familiale en Herland, c'est « tuer la mère », c'est un sacrilège. Quand les herlandaises parlent des quelques criminelles que leur pays a connues, elles mentionnent le fait que les « pires cas, heureusement, étaient incapable de se reproduire ». On peut supposer que ces criminelles, comme leur crime n'est pas précisé, sont criminelles parce qu'elles ont refusé de devenir mère, et en refusant de perpétuer leur famille, elles s'en sont fait exclure.

a- L'espace de l'individue

Van revient sur cette absence d'individualité en Herland ainsi :

Ces femmes-là avaient, nous avons fini par le comprendre, un sens de l'intimité – le plus délicat, le plus élevé et le plus aigu-, mais pas la moindre idée de cette *solitude à deux* dont nous sommes si friands. Chacune d'elles avait mis en œuvre la théorie « deux pièces et une baignoire ». Dès la petite

enfance, chacune avait une chambre à elle et des commodités et une des marques de l'arrivée à l'âge adulte était l'ajout d'une pièce adjacente où accueillir des amies⁶⁹.

En décrivant ainsi l'habitat des herlandaises, Charlotte Perkins Gilman préfigure de manière frappante la *chambre à soi*⁷⁰ de Virginia Woolf, ouvrage paru quatorze ans plus tard. Dans *Une chambre à soi*, Woolf revient sur les conditions nécessaires pour développer une pensée personnelle et pour pouvoir écrire. Ces conditions comprennent notamment avoir un lieu qui nous appartient, un lieu qui ferme, où l'on ne peut être dérangées. Les herlandaises ont cette chambre, pourvue de sanitaires. On remarque que la « pièce adjacente », qui marque l'âge adulte, est faite pour accueillir des amies. Les amitiés n'ont pas leur place dans la chambre. L'architecture invite symboliquement à des relations platoniques, séparées. Il semble qu'en Herland, si on accorde à chaque herlandaise de l'intimité, l'indépendance et l'individualité n'existent pas. La « chambre à soi » des herlandaises n'est pas une marque d'indépendance, au contraire puisqu'elles dépendent les unes des autres pour manger, leur maison étant dépourvue de cuisine. Cependant, pour Charlotte Perkins Gilman, sortir la cuisine de la maison est un changement radical par rapport à la société américaine dans laquelle elle vit. En effet, celle-ci est très marquée par la dichotomie monde public, celui des hommes, et monde privé, domestique, celui où sont cantonnées les femmes (de classes supérieures). Gilman, en faisant de la cuisine un espace public et non plus un espace domestique, veut briser la dichotomie privé/public et montrer un exemple d'une organisation au-delà du domestique. La nouvelle organisation que propose Gilman s'étend à l'échelle du pays:

Elles aimaient leur pays parce qu'il était leur crèche, leur terrain de jeux et leur atelier – pour elles et pour leurs enfantes. Elles étaient fières de leur atelier, fières de leur niveau d'efficacité toujours plus grand; elles en avaient fait un jardin agréable, un petit paradis concret; mais plus que tout, elles l'appréciaient [...] comme environnement culturel de leurs enfantes⁷¹.

On remarque ici l'usage du singulier pour l'atelier et le jardin. Finalement Jeff, pour expliquer cette organisation, dit ceci: « Cet endroit est pareil à une énorme fourmilière – tu sais qu'une fourmilière n'est qu'une pouponnière » (1189). Ainsi, si Gilman sort les tâches domestiques de la maison, c'est le pays tout entier qui devient l'espace domestique. La mise au singulier d' « atelier » et « jardin » s'explique ainsi : le pays est une maison. En changeant l'échelle où les tâches domestiques sont effectuées, Gilman veut montrer une émancipation féminine possible, ainsi qu'une émancipation de classe. Toutes les femmes travaillent équitablement et ensemble. Mais si le pays tout entier est le lieu des tâches domestiques, la dichotomie monde public/monde domestique s'efface car le « monde public » n'est nulle part. Il n'est plus possible de sortir au dehors. Le monde se réduit à l'espace domestique.

69 Charlotte Perkins Gilman *Op. Cit.* p.1254.

70 Virginia Woolf, (trad.) Clara Malraux, *Une chambre à soi*, éditions 10-18, Paris,2001, (1929).

71 Charlotte Perkins Gilman, *Op. Cit.*, p. 1221.

Charlotte Perkins Gilman est très célèbre pour sa nouvelle « The Yellow-Wallpaper »⁷² Le titre de la nouvelle est parfois traduit en français de manière littérale par « Le papier peint jaune »⁷³, mais aussi par le titre « La séquestrée »⁷⁴. « La séquestrée » raconte l'histoire d'une femme que l'on oblige à rester enfermée dans la nurserie de sa maison. Ici, on peut établir un parallèle entre les deux écrits. *Herland* semble agrandir la nurserie, mais l'évasion n'est toujours pas possible puisque le rôle de mère reste central.

Judith Butler dans *We the people*, parle des mouvements militants qui ont occupé les rues et espaces publics au début des années 2010. Pour elle, occuper les rues est un acte politique puissant, une manière de faire exister le politique :

Les corps réunis qui se désignent et se constituent en « nous, le peuple », ébranlent ces abstractions qui feraient une fois de plus oublier les exigences du corps. Se rendre visible, c'est être à la fois exposé et rebelle [...]. Nous le faisons avec et pour les autres, sans qu'il y ait forcément entre nous harmonie et amour. C'est une manière de construire un nouveau corps politique⁷⁵.

En supprimant symboliquement l'espace public, Gilman empêche aussi toute rébellion, toute constitution alternative du peuple. On remarque que dans les rassemblements publics de Butler, c'est une vulnérabilité commune qui unit les corps exposés, pas des relations d'amour. En *Herland* personne n'est exposé puisque tout le monde est « enfermé ». De plus, si on voit la *Herland* comme une maison, son isolement empêche ses habitantes de s'exposer, d'être visibles aux yeux du monde. La construction d'un nouveau corps politique n'est pas possible en *Herland*.

b- Une individuée a un nom

L'absence d'individualité des herlandaises réside aussi dans les noms de celles-ci. A première vue, leurs noms sont justement très individualisés. Quand Van leur demande si elles disposent d'assez de noms pour que chaque enfant en ait un différent, elles répondent : « Assurément, pour chaque génération vivante » (1199). Leur répertoire de noms est donc à l'échelle du pays tout entier. Un autre élément qui encourage l'idée de leur individuation est leur absence de matronyme : elles n'appartiennent pas à leur mère. Cette absence marque aussi l'inutilité d'affirmer son lignage. C'est une preuve que les herlandaises se voient entre elles avant tout comme des individus. On peut cependant penser que leur matronyme n'est pas spécifié

72 Charlotte Perkins Gilman, « The Yellow Wallpaper », Penguin classics, 2015, originellement publié dans le *New england magazine* en janvier 1892.

73 Charlotte Perkins Gilman, « Le papier-peint jaune », (trad.) le collectif de traduction des éditions "Des femmes" Paris : Des femmes-A. Fouque, 2007.

74 Charlotte Perkins Gilman, « La séquestrée », (trad.) Diane de Margerie, Paris : Phébus, 2002.

75 Judith Butler, «We, the People»: Thoughts on Freedom of Assembly dans *What is a people*, Columbia University Press, 2016(2013), p. 64. Ma traduction.

parce qu'il est sous-entendu, évident : elles sont toutes des filles de leur mère originelle et c'est à cette maternité sacrée qu'elles « appartiennent ».

On remarque que si, théoriquement, les herlandaises disposent chacune d'un nom différent, à l'échelle du récit, seules les femmes en contact avec les explorateurs sont nommées : Somel, Zava, et Moadine, les préceptrices, et Celis, Alima et Ellador les épouses.

Toutes les autres herlandaises sont nommées par leur genre « les femmes » et les fonctions qu'elles occupent – gardiennes, la Sur-Mère, les grandes conseillères du temps etc. Le nom de leur pays est une invention des scientifiques, on ne sait pas comment elles le désignent. Le terme de « herlandaises » est un néologisme que j'emploie pour ne pas réduire les habitantes à leur genre. Le pays lui aussi, parce qu'il est nommé par les explorateurs, n'existe que grâce à eux. Pour ce qui est des herlandaises nommées, il semble presque qu'elles gagnent en individualité, qu'elles gagnent leurs noms parce qu'elles sont en contact avec eux. Peut-être parce que ces hommes attendent des femmes des rapports personnels, comme le montre cet échange entre Van et Ellador :

Tu comprends, mon très cher, dit-elle ; vous devez être patients avec nous. Nous ne sommes pas comme les femmes de votre pays. Nous sommes Mères, et nous sommes le peuple, mais nous ne sommes pas spécialisées dans cette voie. « Nous » et « nous » et « nous »- il était tellement difficile pour elle d'être personnelle. Et alors même que je pensais cela, je me rappelai tout à coup que nous critiquions toujours *nos* femmes parce qu'elles *étaient* tellement personnelles. (1256)

Ici Van parle des femmes de son pays comme d'une catégorie générale et uniforme, tout en établissant qu'elles étaient personnelles, ce qui peut sembler paradoxal. Cela s'explique par l'assignation des femmes aux tâches domestiques, qui les isolent – toutes, ou en tout cas, la plupart des femmes bourgeoises – du reste du monde. La maternité pour elles, est un acte personnel, individuel. Comme, pour les herlandaises, la maternité est un acte (pour le) collectif, elles ne sont pas personnelles. Et, parce que la maternité est leur raison d'être, elles pensent toutes en terme de collectif. Ce manque d'individualité n'est pas spécifique aux femmes de la Herland. Sonya Andermahr en fait une caractéristique du discours séparatiste lesbien des années 1970-1980 :

Beaucoup plus courante dans le discours séparatiste utopique, [...] est la construction du sujet lesbien en tant que membre du collectif plutôt qu'en tant qu'individu en quête d'identité. Les besoins des femmes sont perçus en termes de soutien et d'interdépendance et, fréquemment, en termes de désir pour la relation pré-œdipienne avec la mère. Le but du féminisme n'est pas l'individualisation des identités féminines mais leur fusion dans une identité féminine commune⁷⁶.

76 Sonya Andermahr, « Separatism and utopian fiction », dans Sally Munt (ed.) *New lesbian criticism*, Harvester Wheatsheaf, 1992, p.138, ma traduction.

Ici, on peut remarquer un paradoxe dans l'identité des herlandaises. La construction d'une identité féminine commune, émancipée du patriarcat, est fondatrice de leur peuple, et si l'on suit la définition d'Andermahr, les herlandaises incarnent alors l'idéal séparatiste utopique lesbien des années 1970-80. Mais leur relation avec leur mythique « Première Mère » est précisément ce qui empêche les herlandaises d'être lesbiennes en tant que telles. Parce qu'elles font partie d'une sororité réelle, religieuse et non-politique (comme les lesbiennes séparatistes), elles ne peuvent être réellement, individuellement, ni amies, ni amantes.

*Les guérillères*⁷⁷ est un roman utopique et féministe écrit en 1969 par Monique Wittig. Elle y décrit aussi un groupe de femmes libérées et en train de se libérer du patriarcat. Elles sont souvent désignées par le « elles », elles sont un groupe et leur nom, « les guérillères », désigne une multiplicité dans ce groupe. Régulièrement, un ensemble de noms écrits en majuscules vient interrompre le récit. On peut voir ces noms comme autant de plaques commémoratives pour les soldates tombées pendant la révolution. On peut aussi les voir comme les résurgences de personnages mythologiques qui inspirent le récit, comme un tribut à ces femmes que l'Histoire met de côté. On peut aussi les comprendre comme affirmation impérieuse d'individualité : chacune de ces pages présente un groupe constitué d'individues. Ces noms sont écrits, alors les femmes qu'ils désignent, existent. En comparaison, on nous raconte qu'en Herland les femmes sont nombreuses, qu'elles existent, néanmoins seulement six d'entre elles seulement sont nommées⁷⁸.

3- Sororité et amitié : relations politiques

a- La sororité implique-t-elle l'uniformité ?

En créant la Herland, Charlotte Perkins Gilman pose la question d'une socialité féminine. Les explorateurs, avec leurs préjugés, soulignent les spécificités de la socialisation des herlandaises : « Nous nous étions attendus à la jalousie, et avons trouvé une grande affection sororale, une intelligence équitable, pour laquelle nous étions incapables de proposer de parallèle. » (1205). Le féminisme, parce qu'il a rassemblé d'abord des femmes, pose lui aussi la question d'une socialité féminine, d'un « être entre femmes ». bell hooks, dans le chapitre « Sororité, une solidarité politique entre femmes » de son livre *De la marge au centre*, revient sur les causes de la jalousie féminine et dit ceci : « Entre les femmes, les valeurs suprémacistes masculines s'expriment à travers la suspicion, la jalousie et la compétition. C'est le sexisme qui amène les femmes à se sentir menacées par d'autres femmes sans raison apparente.⁷⁹ ».

77 Monique Wittig, *Les Guérillères*, les Éditions de minuit, Paris, 1969.

78 Six personnages féminins sont nommés, soit quatre de plus que pour le premier critère du *Bechdel test*, mais Van, en charge du récit, ne nous montre les herlandaises qu'en train de parler en sa présence. Ainsi, *Herland* un roman qui décrit un pays où des femmes vivent sans hommes, ne passe pas la deuxième étape du *Bechdel test*. Le *Bechdel test* est un test inventée par l'autrice féministe Allison Bechdel, en 1985, et sert à mettre en évidence la sous-représentation de personnages féminins complexes dans des œuvres de fiction. Le test consiste à regarder si une œuvre comporte au moins deux personnages féminins nommés, et si les-dits personnages féminins parlent entre eux d'autre chose que d'un homme.

79 bell hooks, « Sororité : la solidarité politique entre les femmes », dans *De la marge au centre, théorie féministe*, Noomi B. Grüsigg, édition Cambourakis, 2017(1984), p. 125.

Gilman, en écrivant *Herland*, décrit une terre sans hommes, et sans sexisme. Les femmes de la Herland ne sont pas jalouses, parce qu'elles se sont libérées de l'oppression sexiste, en tuant les oppresseurs. Ici Gilman et hooks envisagent deux stratégies différentes pour mettre fin au sexisme. Pour hooks :

Les femmes n'ont pas besoin d'éliminer leurs différences pour se sentir solidaires les unes des autres. Nous n'avons pas besoin de partager une oppression commune pour lutter contre l'oppression. Nous n'avons pas besoin de haïr le masculin pour nous rassembler et nous lier, tant les expériences, les idées et les cultures que nous avons à partager entre nous sont riches et vastes. Nous pouvons être des sœurs liées par des intérêts communs et des convictions partagées, unies dans notre appréciation de la diversité, unies dans notre lutte pour mettre fin à l'oppression sexiste, unies dans une solidarité politique⁸⁰.

Or, en Herland, c'est bien la menace d'une oppression commune qui amène « un groupe de filles hystériques » à se révolter « par pur désespoir » (1176) et à massacrer leurs oppresseurs et ainsi mettre fin à l'oppression sexiste. Le massacre sous-entend la haine des oppresseurs, des hommes, et par extension du masculin.

Il est intéressant de constater que Gilman ne choisit pas le moment de l'élimination de l'oppression sexiste comme moment fondateur d'une socialité politique féministe en Herland.

Le mythe fondateur raconte : « Très peu d'hommes en réchappèrent vivants⁸¹, excepté les esclaves ; et ces derniers saisirent alors l'occasion pour se soulever, tuèrent les maîtres qui restaient [...]. » (1176). Les esclaves de la Herland ne sont pas définis par rapport à leur couleur de peau. On peut cependant penser – puisque qu'aux États-Unis les esclaves étaient principalement des Africain.e.s-Américain.e.s – que quand Gilman parle d'esclaves, ils et elles sont des personnes racisées. Certaines féministes blanches ont comparé la domination patriarcale et la domination raciste en concluant « les femmes sont des esclaves du patriarcat⁸² ». Le *black feminism* nous a appris qu'on ne pouvait pas rendre égales ces deux dominations. Comparer l'une à l'autre est une erreur puisque certaines personnes subissent plusieurs dominations à la fois, et celles-ci les affectent de manières différentes. Quand les esclaves se rebellent en Herland, il semble que ce soit seulement les esclaves hommes qui se rebellent et tuent. Et ils sont, parmi la population mixte des esclaves, les seuls à être tués par les herlandaises puisque après le massacre « Quelques-unes des esclaves [...] leur rendirent des services inestimables en leur enseignant les métiers qu'elles connaissaient » (1177). L'autrice induit donc que les femmes libres de la Herland, en ne massacrant que les esclaves hommes,

80 *Ibid.* p. 152.

81 Ils réchappèrent de l'éruption volcanique et des tremblement de terre qui empêchent dorénavant de sortir du pays et qui viennent de tuer l'armée d'hommes qui protégeait les frontières dudit pays (1176).

82 Les plus célèbres féministes blanches ayant fait cette comparaison sont Simone de Beauvoir et Christine Delphy. Sur cette question voir l'article de Margaret A. Simons, "Racism and Feminism: A Schism in the Sisterhood", *Feminist Studies* 5, no. 2 (1979), p. 384-401.

reconnaissent une similitude entre elles et les esclaves femmes. La reconnaissance d'une telle similitude entre des femmes ne subissant qu'une forme d'oppression (le sexisme) et des femmes subissant plusieurs dominations (ici le sexisme *et* la mise en esclavage) n'a pas été une évidence dans l'histoire des féminismes ; le féminisme intersectionnel⁸³, théorisé au débuts des années 1990, vise à pallier ce manque. Après le massacre des esclaves hommes, les esclaves femmes demeurent en servitude⁸⁴. On peut supposer alors que les femmes libres de la Herland épargnent les femmes esclaves non pas par solidarité politique, mais parce qu'elles leur sont utiles et qu'elles ne les perçoivent pas comme représentant une menace.

Précisément, la révolte des herlandaises n'est pas politisée, elles n'ont pas vraiment pris conscience de leur oppression, elles agissent par désespoir, leur révolte est une folie collective. C'est le moment où elles décident collectivement - « elles prirent place autour de la table du conseil » (1191)- de mettre en place une limitation des naissances, et de commencer une politique eugéniste, qu'une conscience sociale se développe. Elles deviennent alors des « Créatrices Conscientes du Peuple » (1191). Leur unification, leur sororité est au service du peuple, au service de l'amélioration de leur enfants et de leur vies.

La sororité a aussi été choisie comme modèle d'organisation politique des mouvements féministes. Françoise Collin, dans « La même et les différences », paru en 1983 dans les cahier du GRIF, une revue qu'elle a contribué à fonder, revient sur ce mode d'« être ensemble » et sa signification pour les féministes. Pour elle, c'est par le dialogue et la confrontation entre les femmes que les féministes des années 1970 ont fait advenir des théories et des modes d'organisations spécifiques. Pourtant, elle fait également état d'une tentation de certains courants féministes, qu'elle ne nomme pas mais qui semblent différentielistes et essentialistes, de ne pas penser les modalités de rassemblement, de partir de l'idée de sororité instinctive qui leur permet de ne pas penser leur manière d'être ensemble. Cette sororité commune naît de l'idée de « féminité⁸⁵ », une féminité commune, différente de la féminité traditionnelle et puissante, qui permettrait de communiquer, d'être ensemble, naturellement.

On pourrait être tenté.e de faire correspondre la description que fait Collin des mouvements féministes à l'organisation des herlandaises. Elles incarnent cette féminité différente de la féminité traditionnelle. Dans leur révolte contre leurs oppresseurs, elles font preuve d'un instinct de préservation commun. Pourtant, leur sororité tel que la voit Van, leur compréhension mutuelle, est une manière d'être ensemble construite, travaillée par des centaines d'années d'eugénisme et d'éducation. De sorte que, même en Herland, une

83 Le concept d'intersectionnalité est d'abord développé par la juriste et professeure de droit Kimberlé Williams Crenshaw. La relation entre sexisme, racisme et classisme avait déjà été montrée par des *black feminists* comme Audre Lorde, Angela Davis, et bell hooks. Pour une présentation claire et détaillée du concept intersectionnalité, je me suis référée au mémoire de Doriane Jijakli, *Donner corps et trouver sa voix : L'intersectionnalité dans Americanah de Chimamanda Ngozi Adichie*, 2018.

84 Elles demeurent esclaves puisqu'elles sont toujours nommées ainsi, comme nous l'avons vu dans la citation précédente.

85 Françoise Collin, Anne-Marie de Vilaine, « La même et les différences », *Les Cahiers du GRIF*, n°28, 1983. p.8

harmonie spontanée, une capacité de communication innée et sans obstacles, existant sur la base du genre, est utopique.

Françoise Collin fait état de la limitation du concept de sororité, et de l'impossible unification du mouvement féministe en raison des différences entre les femmes :

Pour nous retrouver et nous rassembler, en effet, nous avons dans un premier temps élu tout ce qui semblait nous identifier les unes aux autres, et nous avons sous-estimé ou voulu ignorer ce qui aurait pu nous différencier. Nous avons eu tendance à ramener toute différence à la différence des sexes, comme si une fois franchie celle-ci nous entrions dans une étendue étale et homogène, celle du monde des femmes. Peut-être notre histoire, dans laquelle la «différence» des sexes retournée en domination avait joué un rôle si destructeur, nous rendait-elle plus particulièrement méfiantes envers toute différence et nous amenait-elle à valoriser l'indifférencié⁸⁶.

b-Sororité herlandaise : uniformisation eugénique

Les herlandaises, parce qu'elles sont les membres d'une sororité eugénique, forment véritablement une masse homogène, mais cette homogénéité est construite. Comme les féministes que décrit Collin, on peut supposer que les herlandaises associent la différence à la différence des sexes, et donc à la domination misogyne que leurs ancêtres ont subie. Elles ont donc réfléchi leurs critères de sélection afin de ne pas créer de différences assez grandes pouvant entraîner la domination d'un groupe sur un autre. Van, pour les décrire, dit ceci : « Physiquement, elles se ressemblaient davantage que nous, car on ne trouvait pas chez elles de types morbides ou excessifs. Elles étaient grandes et fortes, en bonne santé et belles, mais divergeaient beaucoup individuellement dans les traits, le teint et l'expression. » (1201).

Le propre d'une politique eugéniste est précisément d'éliminer les éléments jugés problématiques ou excessifs, d'éliminer les personnes qui ne rentrent pas dans la norme. Par définition, une politique eugéniste est forcément totalitaire et anti-démocratique, puisque les voix dissidentes sont supprimées. Les divergences de traits, de teints et d'expressions sont des divergences acceptables, normales parce que normées. Pour les herlandaises, ces normes sont bonnes, elles ne voient pas la violence qui sous-tend sa mise en place. Elles voient la récurrence de la criminalité comme une forme d'atavisme :

Quand nous avons commencé – même avec au départ une mère particulièrement noble –, une longue histoire de la race s'étendait derrière elle avec toute ses caractéristiques. Et celles-ci réapparaissent de temps en temps – de façon alarmante. Mais cela fait – oui, presque six cents ans que nous n'avons pas connu ce que vous appelez une « criminelle ». Nous avons, bien sûr commencé immédiatement par

⁸⁶ *Ibid.*, p.7.

essayer de faire disparaître ces caractéristiques[...]. Si la fille chez qui les défauts étaient apparus avait toujours la capacité de comprendre le devoir social, nous faisons appel à cette capacité afin qu'elle renonce à la maternité. Certains des pires cas, heureusement, étaient incapable de se reproduire. (1207)

Bien sûr le projet eugéniste herlandais doit être recontextualisé. *Herland* a été écrit avant la Shoah. Il est néanmoins contemporain des politiques eugénistes négatives appliquées aux populations Africaines-Américaines⁸⁷. Cet eugénisme explique l'absence des lois écrites des herlandaises. Leurs lois sont écrites en elles, elles ont incorporé la loi, de sorte qu'il ne peut y avoir de voix dissidentes en Herland. Les pires cas, les « criminelles » (la nature de leurs crimes n'étant pas précisée) étaient incapables de se reproduire. La maternité étant le moyen d'expression privilégié des herlandaises, leur art suprême, la stérilité d'un corps équivaut à son mutisme, à une incapacité d'expression. L'élimination des possibles dissidentes nous rend méfiant.e.s quand aux affirmations généralisantes de Van :

Elles n'avaient pas d'ennemis ; elles étaient elles-mêmes sœurs et amies.[...] Vous comprenez, elles n'avaient pas eu de guerres. Elle n'avaient eu ni rois, ni prêtres, ni aristocratie. Elles étaient sœurs et, en grandissant elles grandissaient ensemble – pas par la rivalité mais par une action unie. (1181)

Ses constatations sont infirmées par la suite : les Sur-mères, les rares femmes qui peuvent avoir plusieurs enfants constituent l'aristocratie de la Herland. Les femmes sages habitant les temples et prodiguant des conseils avisés à celles dans le besoin, assument le rôle de prêtresses et de directrices de conscience. Les liens de sœurs sont supposément des liens indéfectibles. Mais la sororité herlandaise est conditionnelle, parce que si quelqu'une venait à défaire ce lien en commettant un crime, en étant trop différente, elle perdrait la possibilité d'être mère et donc, elle cesserait d'exister.

c- L'Amitié, un ethos politique

Nous avons vu dans les sous-chapitres précédents que les herlandaises n'entretenaient que des amitiés spirituelles, c'est-à-dire des amitiés acceptables aux yeux de leur maternité sacrée. Nous avons comparé ces relations à celles développées par les religieuses. Pourtant l'amitié peut comprendre plus que cette relation modérée et encadrée. Pour María C. Lugones, universitaire féministe, professeure à Binghamton University et originaire d'Argentine, l'amitié est un bon outil politique car il nécessite de l'engagement de la part des deux parties dans la relation. L'amitié est une pratique de l'amour, un lien qui demande régulièrement de faire attention à l'autre, d'essayer de comprendre cette autre, même si elle est différente. Cet engagement à la pratique, l'implication dans celle-ci permettrait de changer nos perceptions, et de voir par-delà nos différences. Lugones propose l'amitié également comme *ethos* politique en opposition avec le concept plus courant de sororité féministe : « Contrairement à 'sœurs', qui présuppose l'institution de la famille et prend

87 Sur cette question voir notamment : John S. Mertsoc *Racism and Xenophobia in Charlotte Perkins Gilman's "The Yellow Wallpaper," Herland and With Her in Ourland*, Brockport College, State University of New York, 2001, et Jane Ellen French *From Herland to The Handmaid's Tale : The Complicity of Women in Oppression*, Graduate School of Arts and Sciences, University of Virginia, 2018.

pour modèle une relation particulière au sein de cette même institution, l'amitié n'est pas une relation institutionnelle. Elle n'a aucun statut légal, ou quelque autre composante institutionnelle. L'amitié n'est pas une relation normale⁸⁸. ».

Lugones utilise l'amitié plutôt que la sororité, car selon elle, la sororité n'est possible que dans une relation d'égalité. Or les féministes sont divisées par des oppressions racistes et sociales, elles sont profondément différentes les unes des autres. Lugones propose également l'amitié comme lien féministe parce que ce lien est conditionnel : une amitié peut se finir si l'une des parties cesse de s'engager auprès de l'autre. Les sœurs de la Herland sont égales parce que toutes leurs différences ont été effacées. Lugones voit en l'amitié une relation interindividuelle. Proposer cette relation comme programme du féminisme est radical, car il ne tente pas une unification des féministes ni une uniformisation institutionnelle de leurs relations. L'amitié que décrit Lugones, un idéal féministe anarchiste, n'a pas sa place dans la société totalitaire et normée de la Herland. Les herlandaises parlent toujours en terme de « nous ». Elles sont uniformisées et unifiées vers le but commun de la perfection de leur peuple. Entre elles, finalement, on ne voit pas d'amitié. Quand Alima a peur de Terry et ne veut plus rester seule avec lui, au lieu de se faire accompagner d'une amie elle « obt[ient] une assistante robuste » (1262).

En créant la Herland, un pays où des femmes vivent ensemble en harmonie et libérées du patriarcat, Gilman pose la question d'une nouvelle manière féministe d'être ensemble. Néanmoins la proposition de Gilman reprend des schémas existant au sein des institutions patriarcales que sont la famille et la religion. Elle subvertit ces deux institutions pour en faire des institutions matriarcales, mais celles-ci imposent toujours leurs jougs totalitaires sur leur peuple. Elle remplace les institutions, elle ne les détruit pas. De sorte que les herlandaises sont libérées du patriarcat, mais elles demeurent sous un joug, celui du matriarcat.

88 María C. Lugones, Pat Alake Rosezelle, « Sisterhood and friendships as feminist models » dans Penny A. Weiss, Marilyn Friedman (eds.) *Feminism and community*, Temple University Press 1995, p.141, ma traduction. Le terme « normale » peut aussi être compris comme normée, dans les normes d'une institution.

Conclusion

Charlotte Perkins Gilman commence son roman par nous faire comprendre que son narrateur, Van, est peu fiable et biaisé : « Ceci est rédigé de mémoire, malheureusement. Si j'avais pu rapporter le matériel que j'avais préparé avec tant de soin, ce récit serait fort différent » (1115). En faisant de son narrateur de départ un homme plein de stéréotypes misogynes, Gilman brouille les grilles d'interprétation de son œuvre. Tout d'abord, les explorateurs et leur virilisme caricatural contrastent avec l'intelligence du peuple qu'ils rencontrent. Montrer ce contraste est un ressort efficace pour nous faire apprécier les bienfaits sociétaux d'une émancipation féminine. On peut se demander néanmoins si cette caricature est seulement valable pour les explorateurs, ou bien si les herlandaises sont elles aussi des personnages caricaturaux. Que ferait Gilman, la conférencière et économiste, dans un monde où l'honneur suprême est d'être deux fois mère alors qu'elle-même a tout fait pour ne pas être réduite à ce rôle? *Herland* n'est donc pas complètement une illustration du programme politique souhaité par Gilman ; elle voit davantage le genre littéraire utopique comme un moyen de faire une critique sociale de son pays⁸⁹.

Donna Haraway, professeure émérite à l'université de Santa Cruz et théoricienne féministe, dans son célèbre *Manifeste Cyborg*, (1985) propose la figure du cyborg pour nous aider à penser le féminisme sans transformer celui-ci en quête de pureté morale. Pour contrer cette tendance, elle propose le blasphème comme un outil pour penser :

Je vais tenter ici de construire un mythe politique ironique qui soit fidèle au féminisme, au socialisme, et au matérialisme. Plus fidèle peut-être au sens du blasphème que de la vénération et de l'identification respectueuse. Le blasphème semble exiger depuis toujours que l'on prenne les choses très au sérieux⁹⁰.

Herland constitue en soi un mythe ironique et blasphématoire, puisqu'il remet en cause l'organisation patriarcale, tout en ne proposant pas de modèle parfait et pur pour un avenir féministe. Pour terminer notre étude, et aller à l'origine du mythe, reprenons l'histoire de la genèse de la Herland. Quand Van fait le récit des fondations violentes du pays ; des tremblements de terre, des guerres puis des massacres consécutifs (celui des hommes par les esclaves puis des esclaves par les femmes), il semble douter de la véracité de ce mythe. Il le compare dans sa violence invraisemblable à *Titus Andronicus*, une pièce de Shakespeare. Celle-ci, contrairement à d'autres pièces romaines de Shakespeare, ne s'inspire pas d'événements historiques. Van accepte finalement l'invraisemblance de ce récit fondateur en gageant de la folie des ancêtres des

89 Pour d'autres analyses montrant qu'*Herland* est une critique de la société de Gilman, voir Georgia Johnston, "Three Men in Herland: Why They Enter the Text.", *Utopian Studies*, no. 4, 1991, pp. 55-59 et Catherine Durieux « Charlotte Perkins Gilman, utopiste féministe radicale ? », *Op.Cit.* et « Les femmes dans l'œuvre utopique d'Edward Bellamy », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 24 | 2002, pp. 71-92.

90 Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan (eds.), Exils Editeur, Paris, 2007, p. 29.

herlandaises, les diagnostiquant d'« hystériques » (1176). Pour lui, cette hystérie se manifeste de toute manière, soit dans l'écriture d'un récit n'étant pas advenu, soit dans les faits, s'ils sont réels. Comme Van, nous avons ici voulu douter de la plausibilité de la genèse de la Herland, telle qu'elle nous est présentée. N'acceptant pas le diagnostic de l'hystérie, nous avons dû penser aux raisons d'être de ce récit.

Notre lecture de *Herland*, a questionné la nécessité de la présence d'hommes⁹¹ : pourquoi – si les herlandaises sont indépendantes, autonomes, si elles sont des êtres à part entière, des sujettes complètes, qui plus est n'ayant pas besoin d'hommes pour se reproduire – sont-elles accueillantes avec eux ? Nous avons déjà remarqué le fait qu'elles ne regardent pas avec animosité l'intrusion des trois hommes dans leur pays, alors même que le mythe fondateur évoque l'extermination des derniers hommes en Herland⁹². Leur programme eugéniste a épuré leur peuple des « malades » et des « criminelles », mais la caractéristique « homme » ne figure pas parmi les critères d'épuration. En effet, la parthénogenèse ne produit que des femmes dès son apparition.. En tenant compte de ce processus sacré, qui exclut les hommes de la reproduction, et en tenant compte aussi du passé patriarcal et violent de leur pays, et de l'indifférence voire du mépris que les herlandaises semblent éprouver pour les communautés « sauvages » bisexuées, on peut se demander pourquoi elles ne sont pas misandres. Elles pourraient en effet adopter le point de vue de l'autrice Valérie Solanas qui, dans son célèbre *SCUM manifesto*, dit ceci :

Le mâle est un accident biologique ; le gène Y (mâle) n'est qu'un gène X (femelle) incomplet, une série incomplète de chromosomes. En d'autres termes, l'homme est une femme manquée, une fausse couche ambulante, un avorton congénital. Être homme c'est avoir quelque chose en moins, c'est avoir une sensibilité limitée. La virilité est une déficience organique, et les hommes sont des êtres affectivement infirmes. L'homme est complètement égocentrique, prisonnier de lui-même, incapable de partager, ou de s'identifier à d'autres; inapte à l'amour, à l'amitié, à l'affection, la tendresse⁹³.

Dans cet extrait, Solanas a recours à un vocabulaire scientifique, biologique, médicalisant pour exprimer son mépris du masculin, faisant ainsi écho à l'eugénisme que les herlandaises justifient par un savoir biologique⁹⁴. Puisque pour elle l'infériorité masculine est génétique et donc innée, Valérie Solanas ne laisse pas de place à un genre ou un sexe construit : ses propos sont transphobes⁹⁵. « Les origines » de la Herland et

91 Un retour des hommes que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres fictions séparatistes lesbiennes comme *Les Guérillères* de Monique Wittig, ou encore *The Wanderground: Stories of the hill women* de Sally Miller Gearhart.

92 Voir chapitre I.

93 Valérie Solanas, (trad.) Emmanuelle de Lesseps *Scum manifesto*, Zanzara athée, 2005, p. 4.

94 Pour un exemple de ce savoir biologique et à propos des clonages et de la mutation voir Gilman, p.1201.

95 L'idée d'utiliser le *SCUM manifesto* comme point de comparaison m'est venue après avoir lu le texte d'Andrea Long Chu « On liking women » dans lequel elle se réapproprie le SCUM pour parler d'identité trans et du lien entre désir et genre. « On liking Women », *n+1 magazine*, Issue 30 : Motherland, 2018.

son organisation sociale sont également violentes. Cependant, dans les relations que les herlandaises entretiennent avec les protagonistes, on ne voit jamais cette violence. Celis est enceinte d'un homme, Jeff, et peut-être aura-t-elle un fils. Tout le pays est fébrile d'impatience et aucune herlandaise ne voit cette possible naissance comme un « accident biologique ». Le décalage entre la violence de la genèse de la Herland et la réalité du comportement des herlandaises vis-à-vis des hommes pose question. Comment l'interpréter ? Est-ce un trait ironique de Gilman, qui insinue que les femmes ne savent pas vivre sans hommes ? Les perçoivent-elles comme un échappatoire au huit-clos maternel et totalitaire et uniformisant du pays ? Ou bien cet accueil est-il fait pour nous faire douter de la véracité de ce que nous rapporte le narrateur ?

En effet Herland est le pays des Femmes parce que des hommes l'ont décidé. Nous ne savons pas si les herlandaises utilisent une manière genrée de se nommer. Nous ne savons pas si elles se donnent le nom de « femmes ». Aussi, la négation de la présence d'hommes en Herland est pour ainsi dire indirecte et vague :

« Mesdames, commença Terry, pour ainsi dire de but en blanc, n'y a-t-il pas d'hommes dans ce pays ? »

– Des hommes, répondit Somel « Des hommes comme vous ? »

Terry montra sa barbe et rejeta en arrière ses larges épaules.

« Oui, des hommes. Des hommes, de vrais hommes.

– Non, répondit-elle rapidement. Il n'y a pas d'hommes dans ce pays. Il n'y a pas eu un homme parmi nous depuis deux mille ans. (1165)

Margaret Mead a vivement été critiquée pour ses analyses de la sexualité samoane⁹⁶. Derek Freeman, dans son livre *The Fateful Hoaxing of Margaret Mead*⁹⁷, estime que Mead a été induite en erreur par ses informateurs, qu'il y a eu une incompréhension, un quiproquo, faussant sa compréhension de cette société. Je propose de lire *Herland* en partant d'un postulat similaire : il y a quiproquo entre Van et les herlandaises concernant l'absence d'hommes en Herland. Les herlandaises ne comprennent peut-être pas de la même manière que les explorateurs les termes « homme » et « femme ». En effet, depuis deux mille ans, il n'y a pas eu de personnes avec une barbe et de larges épaules à Herland, mais il s'agit là une définition étroite de la masculinité.

96 Margaret Mead, avant son étude des peuples de Nouvelle-Guinée en 1935 (voir chapitre I) fait une autre étude intitulée *Coming of Age in Samoa*, William Morrow and Company, 1928, dans laquelle elle analyse entre autre la sexualité des jeunes samonanes.

97 Derek Freeman, *The Fateful Hoaxing of Margaret Mead*, Westview Press, 1998.

Réfléchir à une socialisation exclusivement « entre femmes » incite aussi à penser à la définition de « femme ». Dans les mouvements féministes et parmi les autrices qui ont servi pour mener cette recherche, certaines ont une définition très claire et rigide de ce que doit comprendre la non-mixité. Janice G. Raymond, dont le livre *A passion for friends* est cité dans le chapitre III, est une TERF⁹⁸ notoire.

Pour les personnes trans et non-binaires, l'assignation systématique à un genre est d'autant plus violente qu'elles ne s'y reconnaissent pas. C'est pour lutter contre cette violence, et en même temps remettre en cause les définitions exclusives et patriarcales de ce qu'est une femme ou un homme que les activistes trans-féministes militent. Emi Koyama, activiste féministe et fondatrice de l'organisation militante *Intersex Initiative*, dans « The trans feminist manifesto » paru en 2001, explicite cette lutte : « Le trans-féminisme met au défi les femmes, y compris les femmes trans, d'examiner comment nous toutes intériorisons les mandats de genre hétéro-sexiste et patriarcaux et quelles implications nos actions entraînent à l'échelle globale; en même temps, nous sommes claires sur le fait qu'il n'est pas de la responsabilité de chaque féministe d'individuellement se débarrasser de toute ressemblance avec la définition patriarcale de la féminité⁹⁹. » Ainsi Emi Koyama explique que précisément parce que nous avons intégré les obligations hétéro-sexistes et patriarcales, qu'elles font partie d'un système plus grand, il nous est impossible d'incarner individuellement une identité purifiée de ces diktats¹⁰⁰.

Le trans-féminisme, comme le féminisme intersectionnel, élargit les luttes du féminisme, en dépassant la simple question de la domination d'un genre sur un autre. Des théoriciennes féministes comme bell hooks ou Kimberley Crenshaw ont montré qu'une définition étroite du féminisme est contre-productive car elle empêche de lutter contre toutes les autres formes de dominations (sociales, racistes, homophobes, transphobes etc.).

98 TERF signifie Trans-Exclusionary Radical Feminist, c'est un terme anglais qui désigne les féministes excluant les personnes trans de leurs questionnements politiques, des espaces et organisations réservés aux femmes. Cette attitude d'exclusion est transphobe.

99 Emi Koyama, « The transfeminist manifesto », dans *Catching a wave*, (eds) Rory dicker, Alison Piepmeier, Northeastern University Press, 2003, p. 246, ma traduction.

100 Emi Koyama fait peut-être ici référence à certaines critiques de féministes transphobes reprochant aux personnes trans de réincarner une féminité/masculinité soumise aux diktats du patriarcat en cherchant à « passer », c'est à dire à se faire accepter socialement comme appartenant au groupe de genre dans lequel iels se reconnaissent.

Blasphémons !

La déconstruction du mythe fondateur herlandais proposée précédemment a fait naître l'envie d'une réécriture ironique et blasphématoire au sens où l'entend Donna Haraway. Pour elle, construire un tel mythe, c'est proposer un récit contradictoire¹⁰¹, impur, « tendu » parce que comprenant des choses incompatibles entre elles. C'est un récit drôle parce que complexe. Dans *La technologie du genre*, Teresa de Lauretis, universitaire ayant théorisé la pensée *queer*, postule la chose suivante : « La construction du genre est à la fois le produit et le processus de sa représentation¹⁰² ». Pour elle, les représentations sont primordiales puisqu'elles sont les incarnations de ce qu'est le genre en même temps que sa diffusion. Le féminisme doit être à la fois une critique permanente de tous les discours et représentations pour comprendre quelles logiques de pouvoir les font exister, et doit être aussi un effort permanent pour faire exister « les hors-champs des représentations¹⁰³ ». Herland est une utopie, un lieu qui n'existe pas, elle est déjà en dehors des représentations géographiques du monde, dans les marges. Proposer une réécriture des origines de la Herland est une tentative d'apporter une autre forme de regard critique sur l'œuvre de Gilman. C'est une manière pratique, concrète, de faire exister une autre perspective. Voici donc ce récit.

« Il y eut une éruption volcanique, ainsi que quelques tremblements de terre, dont le résultat fut le blocage complet du passage – leur seul accès vers l'extérieur. Au lieu d'un passage, une nouvelle crête verticale et haute, se dressait entre eux et la mer ; ils étaient emmurés et sous cette muraille se trouvait toute leur petite armée. Très peu d'hommes en réchappèrent vivants, excepté les esclaves. Ce fut une période de désespoir complet. Leurs cheveux et leurs poils de barbes tombèrent. Certain.e.s décidèrent de se suicider mais ils ne furent pas nombreux. Ils et elles, car toutes les femmes du pays étaient encore là, décidèrent que cette muraille devait être un don que leur faisait les Déesseux. Ils étaient l'ourlet du monde. Ils rompirent avec la notion de dedans et de dehors. Leurs mains, dans l'humus, étaient amies. Ils dirent que l'oppression engendre la haine. Que la haine est au-delà des grandes montagnes calcaires, et qu'il n'y a plus d'au-delà des montagnes puisqu'il n'y a plus de dehors, comme il n'y a plus de dedans. Ils dirent qu'il n'y avait plus d'oppression. Ils se réconfortaient avec les fragments d'autres histoires, des histoires de survivances. Les maîtres étaient morts sous la muraille, et il fallait changer de noms, oublier les morts. Ils dirent qu'il n'y avait plus d'esclaves et qu'elle n'y avait plus de femmes. Ils se sont cramponné.e.s les un.e aux autres, se sont entraide.e.s, se sont mangé.e.s les un.e les autres, et sont devenues d'Autres êtres.»

101 Donna Haraway explique ce qu'elle entend par mythe ironique à la deuxième page de son manifeste, *Op. Cit.*, p. 30.

102 Teresa de Lauretis, (trad.) Sam Bourcier, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2007, p. 47.

103 *Ibid.* p. 91.

Bibliographie

Source primaire

PERKINS GILMAN, Charlotte, (trad.)HOEPPFNER, Bernard « Herland », dans *Voyages imaginaires*, MANGUEL Alberto, Robert Laffont, (coll.) BOUQUIN, Paris, 2016, pp.1115-1278.

Autres œuvres mentionnées de Charlotte Perkins Gilman

PERKINS GILMAN,Charlotte *The Man-Made World; or, Our Androcentric Culture*. Charton Co., New York, 1911.

PERKINS, Charlotte, « The Yellow Wallpaper, » *The New England Magazine*,p.647-56, Small, Magnard & Co. Boston, 1892.

PERKINS GILMAN, Charlotte,(trad.) le collectif de traduction des éditions "Des femmes" *Le papier-peint jaune*, Des femmes-A. Fouque, Paris, 2007 (1892).

PERKINS GILMAN,Charlotte,(trad.) Diane de Margerie, *La séquestrée*, Phébus,Paris 2002 (1892).

PERKINS,Charlotte, *Women and Economics*, Small, Magnard & Co., Boston,1898.

PERKINS GILMAN, Charlotte, « a suggestion on the negro problem », *American Journal of Sociology* 14, no. 1,1908,pp. 78-85. URL :<https://doi.org/10.1086/211645> [Consulté le 29/05/2020].

PERKINS GILMAN,Charlotte, *Moving the Mountain*, Charlton Co., New York, 1911.

PERKINS GILMAN,Charlotte, *The Man-Made World; or, Our Androcentric Culture*. Charton Co., New York, 1911.

PERKINS GILMAN, Charlotte, *The Living of Charlotte Perkins Gilman, an autobiography*, D. Appleton Century Co., New-York, 1935.

PERKINS GILMAN,Charlotte *With Her in Ourland: Sequel to Herland*, Mary Jo Deegan, Michael R. Hill (eds.), Praeger/Greenwood Press, Westport, 1997, (1916).

Autres oeuvres

ABATE, Michelle Ann, « The Tomboy is Reinvented as the Exercise Enthusiast: Charlotte Perkins Gilman's Herland »,dans *Tomboys, A Literary and Cultural History*, Temple University Press, 2008.

ANDERMAHR, Sonya, « Separatism and utopian fiction », dans (ed.) MUNT, Sally, *New lesbian criticism*, Harvester Wheatsheaf, 1992.

ARNOLD, Bridgitte. « "It Began This Way": The Synonymy of Cartography and Writing as Utopian Cognitive Mapping in Herland. », *Utopian Studies*, vol. 17, no. 2, 2006, pp. 299–316. URL/www.jstor.org/stable/20718827. [Consulté le 29/05/2020]

BEETCHER STOWE, Harriet, *Uncle'sTom Cabin*, A Library of America Paperback Classic, 2010 (1852).

BOGDAN Robert, « 4. La mise en spectacle de l'exotique », dans (éd.)BANCEL, Nicolas, *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*. La Découverte, « Poche/Sciences humaines et sociales », Paris, 2004, p. 49-54. URL : <https://www.cairn.info/zoos-humains--9782707144010-page-49.htm> [Consulté le 29/05/2020]

BROWNMILLER, Susan, *Against Our Will, men, women, and rape*, Simon & Schuster, 1975

- BUTLER, Judith, « We, the People »: Thoughts on Freedom of Assembly » dans BADIOU, Alain, BOURDIEU, Pierre, BUTLER, Judith, DIDI-HUBERMAN, Georges, KHIARI, Sadri, RANCIÈRE Jacques, *What is a people*, Columbia University Press, 2016 (2013)
- COLLIN, Françoise, DE VILAINE, Anne-Marie, « La même et les différences », *Les Cahiers du GRIF*, n°28, 1983. D'amour et de raison, pp. 7-16. URL: <https://doi.org/10.3406/grif.1983.1394> [Consulté le 29/05/2020]
- CONNELL, Raewyn, (trad.) RICHARD, Claire, GARROT, Clémence, VÖRÖS, Florian, DUVAL, Marion, CERVILLE, Maxime, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Éditions Amsterdam, Paris, 2014 (1993).
- DE LAURETIS, Teresa, (trad.) BOURCIER, Sam, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, La Dispute, (coll.) Le genre du monde, Paris, 2007.
- DE RIEVAULX, Aelred, (trad.) LAKER Mary Eugenia *Spiritual Friendship*, S.S.N.D. (Kalamazoo mich : Cistercian publication, 1977)
- DURIEUX, Catherine « Les femmes dans l'œuvre utopique d'Edward Bellamy » dans *Revue d'histoire du XIXe siècle* , 24 | 2002, URL : <https://doi.org/10.4000/rh19.370> [consulté le 29/05/2020]
- DURIEUX, Catherine « Charlotte Perkins Gilman, utopiste féministe radicale ? » dans *Cercles No. 7 : Provocation, subversion, transgression*, 2003, p.45-58 URL : <http://www.cercles.com/n7/durieux.pdf> [consulté le 29/05/2020]
- EHRENREICH, Barbara, ENGLISH, Dreidre, (trad.) LAME L., *Sorcières, sages femmes et infirmières, une histoire des femmes soignantes*, Éditions Cambourakis, coll.« sorcières », Paris, 2015 (1973).
- EVANS, Lynne, « 'You See, Children Were the—the *Raison D'être* ': The Reproductive Futurism of Charlotte Perkins Gilman's *Herland*. » *Canadian Review of American Studies* 44:2, 2014 pp.302-319.
- FEINBERG, Leslie, *Stone Butch Blues*, Hystériques et AssociéES, Paris, 2019 (1993).
- FREEMAN, Derek, *The Fateful Hoaxing of Margaret Mead*, Boulder, Westview Press, 1998.
- FRENCH, Jane Ellen, *From Herland to The Handmaid's Tale : The Complicity of Women in Oppression*, Graduate School of Arts and Sciences, University of Virginia, 2018.
- FUSCO, Katherine « Systems, not men: producing people in Charlotte Perkins Gilman's 'Herland.' », *Studies in the Novel*, vol. 41, no. 4, 2009, pp. 418–434.
- GILLIGAN Carol, « Le care, éthique féminine ou éthique féministe ? », *Multitudes*, 2009/2 (n° 37-38), p. 76-78. URL : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-76.htm> [Consulté le 29/05/2020]
- GILLIGAN, Carol, *In a Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press, 1982.
- GOUGH, Val, « Lesbians and virgins : the new motherhood in Herland », dans (ed.) SEED, David *Anticipations, essays on early science fiction and its precursors*, Liverpool University Press, Liverpool, 1995, pp.195-215.
- HARAWAY, Donna, *Manifeste cyborg et autres essais*, (eds.) ALLARD, Laurence, GARDEY, Delphine et MAGNAN, Nathalie, Exils Editeur, Paris, 2007
- hooks, bell, (trad.) GRÜSIG, Noomi B. « Sororité : la solidarité politique entre les femmes », dans *De la marge au centre, théorie féministe*, éditions Cambourakis, (coll.) sorcières, Paris, 2017, (1984).
- HUDSON, Jennifer A. « The 'bi-sexual Race', Mediating Masculine and Feminine Discourses in Charlotte Perkins Gilman's *Herland*, With Her in Ourland, and Beyond », *Journal of bisexuality* 5:4, pp.5-17,

- 2006, URL : https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1300/J159v05n04_02?journalCode=wjbi20 [Consulté le 29/05/2020]
- JIAKLI, Doriane *Donner corps et trouver sa voix : L'intersectionnalité dans Americanah de Chimamanda Ngozi Adichie*, mémoire de spécialisation en étude de genre, Université Catholique de Louvain, 2018.
- JOHNSTON, Georgia. "Three Men in Herland: Why They Enter the Text." *Utopian Studies*, no. 4, 1991, pp. 55-59. URL : www.jstor.org/stable/20718947. [Consulté le 29/05/2020]
- KOLLY, Bérengère, FRAISSE, Geneviève, *De nos sœurs séparées...lectures de la sororité*, Editions Lussaud, Fontenay-le-Comte, 2012.
- KOLLY, Bérengère « La fraternité exclut les femmes » dans *Ballast*, 2015, URL: <https://www.revue-ballast.fr/berengere-kolly-la-fraternite/>. [Consulté le 29/05/2020]
- KOYAMA, Emi, « The transfeminist manifesto », dans (eds.) DICKER, Rory, PIEPMEIER, Alison, *Catching a wave*, Northeastern University Press, 2003, pp.244-259
- LANT, Kathleen Margaret. « The Rape of the Text: Charlotte Gilman's Violation of Herland. » *Tulsa Studies in Women's Literature*, vol. 9, no. 2, 1990, pp. 291-308. URL: <https://www.jstor.org/stable/464226> [Consulté le 29/05/2020]
- LE GUIN, Ursula K. (trad.) BAILHACHE Jean, *La main gauche de la nuit*, Robert Laffont, 2006 (1969)
- LE GUIN, Ursula K. (trad.) GABRIEL COHEN, Aurélien, *La théorie de la fiction panier*, URL: <https://www.terrestres.org/2018/10/14/la-theorie-de-la-fiction-panier/> [Consulté le 29/05/2020]
- LEONARD, Zoe « I want a president », *LTTR#5 Positively Nasty*, 2006 URL: <http://www.lttr.org/journal/5/i-want-a-president> [Consulté le 29/05/2020]
- LONG CHU, Andrea, « On liking Women », *n+1 magazine*, Issue 30 : Motherland, 2018, URL: <https://nplusonemag.com/issue-30/essays/on-liking-women/> [Consulté le 29/05/2020]
- LORDE, Audre, « The uses of the erotic », dans *The master's tools will not dismantle the master's house*, Penguin Random House UK, (coll.) Penguin Modern, 2018 pp.6-15
- LORDE, Audre, *Zami : A New Spelling of My Name, A Biomythography*, Penguin Random House UK, (coll.) modern classics, 2018
- LUGONES, María C., ROSEZELLE, Pat Alake, « Sisterhood and friendships as feminist models » dans Penny A. Weiss, Marilyn Friedman (eds.) *Feminism and community*, Temple University Press, 1995, pp.135-145.
- MEAD, Margaret, *Coming of Age in Samoa*, William Morrow and Company, 1928.
- MEAD, Margaret, (trad.) CHEVASSUS, Georges, « Sexe et tempérament » *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963, (1935).
- MERTSOCK, John S. *Racism and Xenophobia in Charlotte Perkins Gilman's "The Yellow Wallpaper," Herland and With Her in Ourland*, Brockport College, State University of New York, 2001, URL : https://digitalcommons.brockport.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1075&context=eng_theses [Consulté le 29/05/2020]
- MCCLINTOCK, Anne, *Imperial leather : race, gender and sexuality in the colonial contest*, Routledge, New York, 1995.
- RAYMOND, Janice G. *A passion for friends, towards a philosophy of female affection*, Spinifex Press, Melbourne, 2001, (1986).
- RICH, Adrienne C., « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence » *Journal of Women's History*; vol. 15 no. 3, 2003, (1980), p. 11-48. URL : <https://muse.jhu.edu/article/48874> [Consulté le 29/05/2020]

- RUBIN, Gayle, « 32. Of Catamites and Kings, reflections on butch, gender and boundaries », dans NESTLE, Joan, (ed). *The Persistent Desire. A Femme-Butch-Reader*, Alyson, Boston, 1992, pp.466-482
- RUSS, Joanna, *The female Man*, The women's Press, London, 1976
- SIMONS, Margaret A. "Racism and Feminism: A Schism in the Sisterhood.", *Feminist Studies*, vol. 5, no. 2, 1979, pp. 384–401. URL : www.jstor.org/stable/3177603. [Consulté le 29/05/2020]
- SOLANAS, Valérie, (trad.) DE LESSEPS, Emmanuelle, *Scum manifesto*, Zanzara athée, 2005, (1968)
- WEINBAUM, Alys Eve « Writing Feminist Genealogy: Charlotte Perkins Gilman, Racial Nationalism, and the Reproduction of Maternalist Feminism » *Feminist studies* vol. 27, no. 2, 2001, pp. 271–302. URL : www.jstor.org/stable/3178758. [Consulté le 29/05/2020]
- WITTIG, Monique, *Les Guérillères*, Les éditions de minuit, Paris, 1969
- WITTIG, Monique, « The straight mind » dans *Out There: Marginalization and Contemporary Culture*, FERGUSON, Russell, WEST, Cornel, GEVER, Martha, MINH HA, Trinh T., (eds.) The MIT Press, 1990, pp.51-57
- WOOLF, Virginia, (trad.) MALRAUX, Clara, *Une chambre à soi*, éditions 10-18, (coll.) bibliothèque 10-18, Paris, 2001, (1929)

Remerciements

Merci à Véronique Bragard d'avoir accepté d'encadrer ce mémoire et de m'avoir fait profiter de ses connaissances sur l'œuvre littéraire de Charlotte Perkins Gilman.

Merci aussi à toute ma famille pour le soutien qu'ils m'apportent dans toutes mes entreprises.

Merci à Fanny Goerlich pour ses encouragements quotidiens et sa relecture attentive.

Merci enfin à mes amies Cathie Bagoris et Beth Gordon pour l'attention qu'elles ont portées à ma recherche et sans qui elle n'aurait pas pu exister.

Table des matières

| | |
|--|----|
| Introduction | 3 |
| Chapitre I – Van, Jeff, Terry et Margaret : pourquoi les explorateurs ne sont-ils pas des exploratrices ?..... | 8 |
| 1- Les scientifiques sont des hommes..... | 8 |
| 2- La cartographie : un moyen de domination, une preuve de civilisation..... | 9 |
| 3- La dichotomie sauvages/civilisés : le point de vue des explorateurs..... | 10 |
| 4 - La dichotomie sauvages/civilisées : le point de vue des herlandaises..... | 12 |
| 5- L'anthropologue est une femme..... | 13 |
| 6- Herland : un objet littéraire en dehors des normes de narration patriarcale ?..... | 15 |
| Chapitre II - Construire une identité sans le référent de la binarité : identité de genre et existence lesbienne dans l'univers de Gilman..... | 17 |
| 1- Van et les herlandaises, une identité de genre subversive..... | 17 |
| 2- Identité de genre : Butch !..... | 20 |
| 3- Les Herlandaises sont-elles lesbiennes ?..... | 24 |
| 4- Les herlandaises : des amies ? | 25 |
| 5- Une vie érotique en Herland..... | 27 |
| Chapitre III- Sororité et amitié entre Herlandaises..... | 31 |
| 1- Chastes comme des nonnes | 31 |
| a- Religieuses et libres | 31 |
| b- De la chasteté des nonnes : une piste pour expliquer l'absence apparente de sexualité des herlandaises..... | 33 |
| 2- Être une pour aimer l'autre | 35 |
| a- L'espace de l'individue..... | 35 |
| b- Une individue a un nom..... | 37 |
| 3- Sororité et amitié : relations politiques | 39 |
| a-La sororité implique-t-elle l'uniformité ?..... | 39 |
| b-Sororité herlandaise : uniformisation eugénique..... | 42 |
| c-L'Amitié, un ethos politique..... | 43 |
| Conclusion..... | 45 |
| Blasphémons ! | 49 |
| Bibliographie..... | 50 |

